

N° 254 (6^e Année-304)

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
75, RUE DAREAU, PARIS
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET CONCOURS
75, RUE DAREAU, PARIS.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste.

PRIX : 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

L'Exécution du Capitaine Sanchez

Hebdomadaire



Le crime du capitaine espagnol Sanchez est encore présent à toutes les mémoires. On se souvient, en effet, que le capitaine Sanchez avait, de complicité avec sa fille Marie-Louise, étranglé l'amant
(Lire la suite page 2.)

Kaleers-
médecin
ersonnes
re avec
du gou-
nés sur
griève-
neurait
3NE.

Un chien enragé dans une station du « Nord-Sud »



A la station Concorde du « Nord-Sud », des voyageurs remarquaient un chien qui paraissait malade.
Un marin, M. Charles de Vautours, voulut déloger l'animal. Il fut accueilli à coups de crocs. Devenu subitement furieux, le chien se jeta ensuite sur plusieurs voyageurs qu'il mordit cruellement.
Le chef de la station, M. Emmanuel Policar, parvint à le maîtriser, non sans avoir été également mordu.

L'exécution du Capitaine Sanchez (Suite).

de celle-ci, découpé et brûlé son cadavre. Sanchez, pour ce forfait, avait été condamné à mort, sa fille à la réclusion perpétuelle.
La sentence, en ce qui le concernait, a été exécutée au campement de Carabanchel, aux portes de Madrid. A minuit, Sanchez entra en chapelle et attendait avec angoisse l'heure de l'expiation.

En présence des autorités militaires et du défenseur du condamné, lecture fut donnée de la sentence du conseil de guerre. Sanchez l'écouta sans sourciller, puis signa au bas du document : « Sanchez innocent. »
Il se confessa, entendit la messe et communia.

A 7 heures 10, il était conduit sur le terrain d'exécution, qu'entouraient un régiment d'infanterie et un régiment d'artillerie. Il se laissa bander les yeux, embrassa son avocat et l'aumônier qui l'accompagnait et attendit...

Huit coups de feu partirent à la fois. Sanchez tomba sur le dos comme une masse, le cœur percé de trois balles ; les cinq autres avaient frappé la tête, qui avait volé en éclats.

Alors, tandis que les régiments défilaient devant le cadavre du supplicié, un sentiment de pitié s'élevait dans le cœur de tous les spectateurs. Car tous pensaient aux enfants du condamné, infortunées victimes que la mort de leur père laisse dans la misère.

Les Frères de la Paix et de la Charité firent en leur faveur une quête dans la foule. Cette collecte produisit vingt-six pesetas.
Dans l'après-midi, le cadavre de Sanchez fut enterré.

Curieux effet de la foudre

Il y a quelques jours, dans la Nièvre, on a constaté à Saint-Bonnet-de-Gray un curieux effet de la foudre, qui mérite d'être signalé.

En plein soleil, par un temps magnifique, la foudre est tombée dans un pré, au pied d'un peuplier que baigne une petite mare. L'eau bouillonna pendant plusieurs minutes, semblant soulevée par une force invisible et mystérieuse et les quelques carpes qui vivaient dans ce petit étang ont toutes été tuées... Un quart d'heure auparavant, une brave femme lavait du linge à la place où la foudre s'est abattue.

Au même moment, un orage grondait au loin, à dix kilomètres environ à vol d'oiseau.

N'allez pas aux États-Unis

Sommes-nous menacés de voir la Liberté éclairant le Monde, qui domine le port de New-York, remplacer sont allégorique fanal par une gigantesque inscription annonçant en lettres de feu : le public n'entre pas ici ?

On le croirait, tant son multipliées depuis quelque temps — hasard, maladresse ou gageure — les tracasseries qui compliquent, jusqu'à le rendre odieux, l'accès des États-Unis. Chaque jour amène son incident. Ces jours derniers les scrupuleux cerbères qui surveillent l'immigration n'hésitaient pas à déclarer « indésirable », comme un simple président Castro, une artiste aussi connue en

Angleterre que Réjane ou Granier chez nous. Aujourd'hui, c'est une rigueur plus générale qui accueille les voyageurs au seuil de la libre Amérique.

Le Sénat américain, en effet, — après la Chambre des représentants et sur les instances touchantes de la Ligue pour la protection des petits oiseaux, — a voté, le 3 septembre dernier, une loi qui modifie les tarifs douaniers et qui interdit formellement l'importation des plumes d'oiseaux sauvages, à l'exception des plumes d'autruche. Le nouveau règlement vient d'entrer en vigueur et, dès maintenant, à l'affût au débarcadère, les agents des douanes guettent l'arrivée des paquebots d'Europe.

Le navire à peine accosté, ils bondissent, ciseaux en main, sur les passagers élégantes et les dépouillent impitoyablement de tout panache et de tout plumet.

C'est une chasse exterminatrice. Les douaniers ne se contentent même pas des trophées qu'ils saisissent sur la tête des arrivantes. Ils vont chercher leur proie jusqu'au fond des bagages. Pas un brindillon ne leur échappe. On estime que, dès le premier jour, ils ont ainsi confisqué pour plus de cent mille francs de garnitures de chapeaux.

Les malheureuses femmes ont beau protester, les bourreaux ne se laissent pas fléchir et elles sont réduites à pleurer leur aigrette mutilée et, comme Eve autrefois, leur paradis perdu.

Enlevée par les romanichels

Il y a quelques jours, une fillette de treize ans, habitant Thiers, disparaissait subitement, au grand émoi de sa famille. Cette disparition avait coïncidé avec le passage dans la ville d'une troupe de romanichels.

La police mobile de Clermont, lancée à la recherche des ravisseurs, les a retrouvés à Gerzat, à 6 kilomètres de la ville. La fillette était cachée dans leur roulotte.

Sommés de rendre l'enfant à son oncle qui accompagnait les policiers, les bohémiens refusèrent. Ils déclarèrent que la petite les avait suivis volontairement et qu'ils ne la remettraient que si on la leur prenait de force. Les inspecteurs de la brigade mobile durent mettre revolver au poing pour faire céder les nomades, dont le chef, nommé Horn, fut arrêté séance tenante.
Cet individu, dont la tribu n'est que trop connue dans la région, a été conduit à la maison d'arrêt de Clermont. Il va être transféré à Thiers et sera poursuivi sous l'inculpation de détournement de mineure.

La fillette enlevée est rentrée à Thiers avec son oncle.

Les dangers de la morphine

Un morphinomane, âgé de trente-six ans, s'étant rendu chez sa sœur, une couturière de la rue Vandamme, à Paris, chercha querelle à celle-ci, et finalement, sortit un ciseau de sa poche et voulut l'en frapper. La jeune femme parvint à s'esquiver et courut au poste de police. Comme elle revenait à son domicile accompagnée d'un gardien de la paix, le morphinomane s'arma d'un rasoir et en menaça le policier. Celui-ci parvint à saisir l'énergumène et l'entraîna vers le poste de la rue Boyer-Parret ; mais arrivé là, l'autre parvint à s'approcher de la porte et s'enfuit dans la rue.

Trois gardiens s'élançèrent à la poursuite du forcené, et ce fut une course folle dans la rue de Vanves, l'avenue du Maine et la rue

LA MAISON HANTÉE

Rue Victor-Hugo, presque à l'extrémité de la commune de Rosny-sous-Bois, des villas à toit pointu se dressent parmi des étendues plantées d'énormes choux. L'une de ces villas, un simple pavillon à un étage, porte le numéro 204. Le fil de la sonnette pend au montant de la grille, brisé par on ne sait quelle mystérieuse main.

Ce pavillon est de construction récente. Pourtant, chose qui semblerait le privilège de vieilles demeures quasi historiques, ce pavillon est hanté. C'est un fait incontestable, au dire de sa propriétaire.

Celle-ci vivait là tranquillement avec sa mère et son jeune fils. Elle vivait du produit de son travail, étant habile à chiffonner des fleurs artificielles.

Mais une découverte insolite jeta le trouble dans l'existence de ces trois personnes.

Ce fut le 19 mars dernier. La propriétaire s'aperçut, en ouvrant son buffet, le matin, que toute sa vaisselle était brisée : des assiettes, des tasses et des plats il ne restait que les miettes. Comment expliquer ce désastre accompli en une nuit ? Les fenêtres étaient soigneusement fermées ; aucun bruit ne s'était fait entendre ; les chiens de garde eux-mêmes n'avaient pas donné l'éveil.

Les deux femmes affolées demandèrent à la police la protection contre les esprits. Le commissaire des Lilas perquisitionna, mais en vain.

Le lendemain, la mère de la propriétaire se trouvait dans la cuisine à confectionner un pâté. Une casserole émaillée, se détachant brusquement, lui tomba sur la tête et lui fit une blessure saignante au front. La pauvre femme s'effrita de frayeur.

Enfin des bruits mystérieux se faisaient entendre chaque soir dans la villa.

Ces nouvelles se répandirent dans le pays. Les Rosnéens furent en émoi. Des voisins proposèrent à la propriétaire de passer la nuit chez elle ; la fleuriste répondit n'avoir besoin de personne.

Pourtant, au début d'avril, le trio décampa pour s'installer à Fontenay.

On consulta des somnambules. Elles mirent le bris de vaisselle au compte de certains ennemis jaloux, et défendirent à la propriétaire de faire du spiritisme, science dont elle ignore le premier mot.

Tout l'été la maison de Rosny fut hermétiquement close. Il y a quelques jours, au terme d'octobre, les locataires résolurent de réintégrer leur petite propriété. Leur buffet est à nouveau garni de vaisselle. Mais ne voilà-t-il pas que déjà les esprits veulent rentrer en scène ! Il paraît que, cette fois, la glace de la chambre à coucher s'est fendue dans toute sa largeur et que les murs chuchotent entre eux.

Que peuvent-ils bien se raconter ?

de la Gaité. C'est dans cette dernière voie que le fuyard fut rejoint et maîtrisé. On dut l'attacher solidement pour le porter au bureau de police, où le commissaire le fit immédiatement fouiller.

Le dément avait sur lui le ciseau et le rasoir dont il avait menacé sa sœur et l'agent un revolver chargé, une boîte de cartouches, deux fioles contenant de la morphine, une seringue de Pravaz et plusieurs ordonnances médicales qui lui avaient servi à se procurer la funeste drogue.

Le magistrat a envoyé le malade à l'infirmerie du Dépôt, et se livre à une enquête sur les signataires des ordonnances dont le morphinomane était porteur.

Un poète « indésirable »

Il y a quelques jours le service américain d'immigration jugeait « indésirable » une charmante divette anglaise. Aujourd'hui, les autorités britanniques prennent leur revanche en expulsant un poète américain, M. Harry Kemp, qui vient d'arriver en Angleterre à bord de l'Oceanic.

M. Harry Kemp aime voyager à bon marché. Aussi est-ce à fond de cale, caché derrière des caisses de jambon, qu'il quitta New-York. Il avait même annoncé à ses amis qu'il partait pour l'Angleterre, où, comme les troubadours d'antan, il gagnerait sa vie en vendant, chemin faisant, trios et ballades d'amour.

Six heures environ après que le steamer eut quitté New-York, le poète émergea de sa cachette et proposa aux passagers quelques produits de sa lyre. Il n'eut, hélas ! aucun succès, et, son physique plutôt frêle ne permettant pas qu'on l'employât aux machines, le disciple d'Apollon fut relégué à l'office comme « plongeur » auxiliaire.

A son arrivée, ces jours-ci, à Southampton, il fut, malgré ses appels aux Muses, condamné à vingt et un jours de prison et à la déportation.

Célibataires, mariez-vous

Une statistique officielle, récemment publiée, semble démontrer que les célibataires meurent plus vite que les hommes mariés.

Voici les chiffres :

De 20 à 30 ans, les hommes mariés meurent dans la proportion de 3,2 p. 100 et les célibataires dans la proportion de 6,6 p. 100.

De 30 à 40 ans, il meurt 6 p. 100 d'hommes mariés et 13 p. 100 de célibataires.

De 40 à 50 ans, les chiffres sont respectivement de 9,5 et 19,5 p. 100.

De 50 à 60 ans, il y a encore 7 p. 100 de célibataires qui meurent de plus que les hommes mariés. Enfin, de 60 à 80 ans, il meurt 32 p. 100 d'hommes mariés et 51 p. 100 de célibataires.

La statistique conclut gravement en cherchant les causes de cette différence : elle finit par émettre cette hypothèse que le motif peut en être attribué à une régularité plus grande de la vie des hommes mariés.

Mais quand on y réfléchit, ces chiffres sont tout de même déconcertants. Ils prouvent que 32 p. 100 seulement des hommes mariés et 51 p. 100 des célibataires parviennent à la vieillesse (de 60 à 80 ans)... Et ceci prouverait que l'hygiène des célibataires est supérieure à celle des hommes mariés.

Pour paraître le mercredi 12 novembre.

Le n° 123 du **JOURNAL ROSE** Magazine illustré des Fillettes
5 c. le N°
Modèle de Chapeau pour Poupée **Renée**

Abonnements remboursés par des primes.

Le danger des armes à feu



Un jeune homme de dix-huit ans, habitant Polignac, manipulait un fusil, lorsqu'ayant pressé sur la détente, le coup partit et toute la charge de l'arme atteignit sa tante à l'épaule droite.

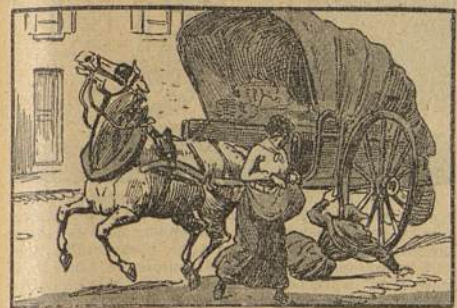
En raison de la gravité de ses blessures, la victime a été transportée au Puy et admise d'urgence à l'hospice. Son état inspire les plus vives inquiétudes.

Les Faits-Divers de la Semaine

TUÉ EN TOMBANT DE VOITURE. — Un charretier, à Chéry-Pouilly, revenait avec un chariot de betteraves, quand un enfant de huit ans commut l'imprudence de monter derrière la voiture.

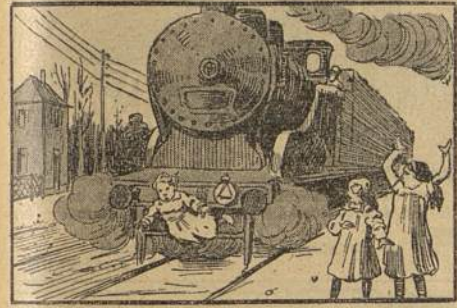
Par suite d'un heurt, le petit garçon tomba sur le sol et quand le charretier se retourna pour se rendre compte de l'accident, le pauvre petit ne donnait plus signe de vie. Dans sa chute, il s'était brisé la colonne vertébrale. **SOISSONS.**

UN MARI ASSASSIN. — Poursuivie par son mari, une femme se réfugia chez une débitante. Son mari l'y suivit, l'arracha des bras de la tenancière, la poussa dehors et, tandis que de la main gauche il lui serrait le cou et la maintenait face à face, de la main droite il déchargea trois fois son revolver dans la tête de la malheureuse qui tomba foudroyée. **LILLE.**



ACCIDENT DE VOITURE. — Une marchande de légumes était montée sur le marchepied de sa voiture pour servir une cliente, lorsque son cheval, effrayé par des coups de feu, se cabra.

Elle fut projetée sur le sol et l'une des roues du véhicule lui passa sur le corps. Relevée aussitôt, la pauvre femme a été transportée à son domicile. **MARLES.**



ÉCRASÉE PAR UN TRAIN. — A la gare frontière de Ghivelde, trois enfants jouaient sur la voie lorsque arriva le train venant de Furnes. Les enfants ne se sauvèrent pas assez vite et une fillette de deux ans et demi passa sous le convoi. Lorsqu'on accourut près d'elle, la malheureuse avait le crâne ouvert et agonisait. **DUNKERQUE.**



UNE ENFANT NOYÉE. — Une fillette de sept ans, de Bois-en-Ardres, s'est noyée dans le canal de Calais, en jouant. Après deux longues heures de recherches, on parvint enfin à la retirer de l'eau. **SAINT-OMER.**

LA TÊTE DE MORT

Grand roman inédit

Par MICHEL NOUR ET AUGUSTE LESCALIER

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — A la fin du règne de Louis XV, un gentilhomme français quitte la France avec la femme qu'il aime. Il devient souverain de l'île de Paleval.

Cent quarante ans plus tard, à Paris, deux hommes se rencontrent. L'un est porteur d'un paquet qui renferme une tête de mort. Sur le crâne sont gravés des signes qui permettent à deux aventuriers, Poulignon et Gouvelle, de découvrir toute l'histoire d'un testament. Ils sont sur la piste d'un héritier; mais Poulignon trahit Gouvelle; ce dernier, pour se venger, découvre un second héritier et se met en travers des projets de son ancien compagnon.

Cet héritier préférerait demeurer tranquille; mais le peu scrupuleux Gouvelle s'arrange pour connaître la fille de celui qu'il veut faire servir à ses projets et il donne rendez-vous à celle-ci au Louvre.

DEUXIÈME PARTIE

L'affaire La Loupe

VI (Suite.)

L'HÉRITIER RÉCALCITRANT

Gouvelle s'en alla à demi satisfait, laissant Alice en proie à un trouble profond.

Elle ne savait que penser de cette conversation.

D'une part, une joie profonde l'envahissait à l'idée que, peut-être, elle deviendrait riche, et qu'alors son mariage avec André serait une chose possible, agréable aux Rambert, et soutenue par eux.

Mais, aussi, maintenant, il lui venait une méfiance tardive contre cet inconnu qu'elle venait d'écouter complaisamment.

S'il l'avait dupée ? Mais dans quel but ?

Cela ne la rassurait pas.

Ce premier pas qu'elle faisait seule dans l'existence, en dehors de l'égide paternelle, lui causait de l'inquiétude.

N'avait-elle pas tort en agissant de la sorte ? Sa conscience la condamnait, mais son cœur l'absolvait.

En définitive, très troublée toujours, Alice résolut de poursuivre ce qui était commencé. En somme, que risquait-elle, contre son père ou contre elle-même ?

Rien.

L'événement ne pouvait avoir aucune issue désastreuse, en admettant même que la fortune ne fût pas au bout.

Ainsi raisonnait la jeune fille en sa candeur et son ignorance.

Dès lors, sa résolution fut inébranlablement prise.

La fille de Sorbières se consacrerait de toute ses forces à la réussite de cette affaire inespérée dont elle faisait dépendre tout son bonheur.

Seulement, ne se sentant plus en train de travailler ce jour-là, elle plia son attirail et quitta le musée.

VII

LA CONFIDENCE.

Alice était encore sous l'empire d'une vive préoccupation quand elle arriva rue du Mont-Thabor.

Elle rangea son cheval, sa boîte à couleurs, ses crayons, et resta plongée dans de profondes réflexions jusqu'à l'heure du dîner.

Contrairement à l'habitude qu'elle avait de ne jamais demeurer inactive, elle laissa le temps s'écouler sans pour ainsi dire y prendre garde.

Son cœur et son esprit chevauchaient de compagnie dans le pays du rêve.

Et Dieu sait les songes merveilleux où peut s'égarer une imagination de dix-huit ans, habituellement privée de toute grande joie, de toute espérance magnifique, et tout à coup lancée, par une brèche prestigieusement ouverte, dans le domaine du bonheur, vers des horizons fabuleux !...

Alice se sentait emportée comme une plume dans des cieus resplendissants.

La réalité ne tarda pas à la ressaisir avec son cortège d'inquiétudes.

Le vieux savant avait coutume de dîner de bonne heure.

Il ne fallait pas le faire attendre.

Lorsque, quittant son cabinet de travail, et passant dans la salle à manger, Xavier Sorbières embrassa sa fille, accourue au-devant de lui, il avait par extraordinaire une mine toute souriante.

Un travail archéologique très ardu, qu'il venait de terminer d'une manière satisfaisante, était la cause de ce contentement inaccoutumé.

Il s'agissait d'un Mémoire important demandé par une grande revue scientifique, et dont le rapport serait avantageux.

Sorbières avait donc tout lieu de se montrer satisfait.

Cette fois, la gloire et l'intérêt se trouvaient par extraordinaire d'accord.

Et puis, le ciel bleu et le soleil influent aussi bien sur l'âme d'un vieux savant que sur celle des jeunes amoureux.

Il n'est rien de tel qu'un beau rayon de soleil traversé du vol rapide de moineaux gazouillants pour illuminer les recherches sur les terrains miocènes ou crétacés, ainsi que sur la période tertiaire...

— A table, fillette ! dit joyeusement Sorbières, j'ai une faim incroyable, ce soir.

La jeune fille servit en souriant le potage que Xavier absorba tout en parlant gaiement à Alice.

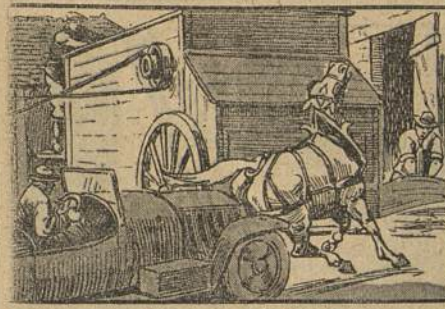
Celle-ci, peu accoutumée à cette loquacité dont le vieux savant n'était par prodige — habituellement, en effet, les repas se poursuivaient en silence, entre le père et la fille — répondait à peine, l'esprit d'ailleurs rempli de pensées toutes différentes et bien plus sérieuses à son point de vue.

Sorbières finit pas s'en apercevoir.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite.)

UN PARRICIDE DE QUATORZE ANS. — Un gamin de quatorze ans a, dans un champ voisin de la maison de ses parents, au Coq-Hardi, en Lambézellec, à la suite d'une discussion, frappé d'un coup de couteau, qui l'a atteint au côté droit, son père, âgé de cinquante-six ans, ouvrier couvreur. Le malheureux, peu après, succombait à sa blessure. Le jeune parricide a été arrêté. Le parquet s'est rendu au Coq-Hardi, où il a procédé à une enquête. Le jeune criminel nie le forfait qui lui est reproché, mais un témoin l'a vu perpétrer son crime. **BREST.**



DANGEREUSE RENCONTRE. — Un huissier revenait en automobile lorsqu'il fit la rencontre d'une machine à battre, derrière laquelle était attaché à l'aide d'une longe de 1 m. 50 environ un cheval.

Comme l'huissier dépassait la machine à battre, le cheval prit peur et se cabra à travers la route. L'huissier ne put ralentir son automobile et donna sur l'animal.

Il n'y eut pas heureusement de blessures graves. **ECRAINVILLE.**



UNE VOITURE QUI VERSE. — Deux époux se rendaient à une fête dans une voiture bâchée, de sorte qu'ils ne virent pas le véhicule monter sur le rebord du fossé. Tout à coup, cheval, voiture et voyageurs, se trouvèrent renversés au beau milieu de la route. Aux cris des victimes, plusieurs personnes du voisinage accoururent et les dégagèrent de leur périlleuse position. **CRICQUETOT-L'ESNEVAL.**



AGRESSION NOCTURNE. — Au cours de la nuit, un galochier a été attaqué par deux individus et deux femmes avec qui il était allé boire dans un café.

Ces individus lui auraient soustrait son portemonnaie, après l'avoir laissé inanimé. **NANTES.**

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

LA FIANCÉE DE RUSSIE

L'huissier appelle : Célestin Poirot.

Un petit monsieur à la figure rougeâtre, au toupet ébouriffé, à l'air effaré s'avance en sautillant.

Il se courbe en deux devant le président, adresse un salut de moindre importance à chacun des assesseurs et se dirige vers le banc des témoins.

L'HUISSIER, lui désignant le banc des prévenus libres. — Pas par là, par ici !

LE PETIT MONSIEUR, indigné. — Mais je suis plaignant !

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes aussi prévenu... asseyez-vous... Vous parlerez tout à l'heure.

L'HUISSIER, continuant d'appeler. — Dame Foussard, dite comtesse de Fiercastel, demoiselle Amanda Buck...

(Ces deux personnes s'avancent solennellement.)

La première est une énorme dame d'un âge indéfini, surchargée de bijoux en toc, dont le cliquetis n'est pas sans impressionner les personnes qui se trouvent auprès d'elle... on dirait un troupeau de génisses revenant le soir

de la prairie... Il ne manque que le ranz des vaches...

Quant à la demoiselle Amanda, elle a certainement, doublement coiffé Sainte-Catherine.

Elle doit, en effet, avoir dépassé la cinquantaine; elle est outrageusement maquillée, peinte, plâtrée, badigeonnée. Une luxuriante chevelure blonde ombrage de ses abondants chichis son front d'ivoire dépoli.

LE PRÉSIDENT, aux deux dames. — Asseyez-vous à côté du prévenu.

TOUTES DEUX, avec ensemble. — Mais je suis plaignante !

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes aussi prévenues. Vous êtes tous trois à la fois plaignants et prévenus.

CÉLESTIN POIROT. — Quel mic-mac !... (levant les bras au ciel.) Est-il possible !... avoir été dupé, rossé, et être prévenu après... Si encore je l'avais été avant, je ne serais pas allé me fourvoyer dans cette galère !

LE PRÉSIDENT. — Exposez-nous les faits.

LA COMTESSE. — Pourquoi pas moi ?... Ça va être du propre, si vous l'écoutez, ce cocolà ?

LA DEMOISELLE BUCK. — C'est un monstre ! c'est un monstre !

CÉLESTIN POIROT. — J'habite la province... Je désirais me marier, et pour cela je cherchais une âme sœur... une jeune fille éthérée...

LA COMTESSE. — Avec cinq cent mille francs de dot !...

CÉLESTIN POIROT. — Cette femme me dit :

« J'ai votre affaire... c'est une demoiselle très bien élevée... elle a trente ans à peine. »

« Montrez-la-moi, lui dis-je. » « Ce n'est pas possible, me répondit-elle, elle est actuellement en Russie... Mais je me charge de négocier l'affaire... vous n'aurez à vous occuper de rien... donnez-moi cinq mille francs pour me couvrir de mes frais... je préparerai tout... Vous pouvez retourner dans votre pays, je vous ferai signe de revenir lorsqu'il sera temps de conduire votre fiancée à la mairie. »

J'objectai que je n'aurais pas été fâché de faire auparavant connaissance avec elle. « Ah ! me répondit cette comtesse en toc... vous aurez bien le temps une fois marié... et puis il faut se hâter de saisir l'occasion... Si je fais venir la jeune fille trop longtemps avant la cérémonie, elle rencontrera un tas de prétendants, et on vous la soufflera. »

Je me rendis à ses raisons et dans mon pays où j'attendais le bienheureux jour.

LA COMTESSE. — N'ai-je pas tenu parole ?... Quinze jours plus tard je lui télégraphiai : « Mariage aura lieu demain, venez. »

CÉLESTIN POIROT. — J'accourus... Quand j'arrivai, les voitures de la noce étaient à la porte de la dame Foussard... quatre témoins attendaient dans l'une d'elles... Enfin j'allais donc voir ma douce fiancée... Elle s'avance bientôt, écrasée sous une moisson de fleurs d'orangers... Je la regarde... horreur !... (il désigne la demoiselle Buck), c'était cette vieille demoiselle (avec indignation) Non,

mais la voyez-vous, l'âme sœur, sous son blanc gras et ses postiches !

LA DEMOISELLE BUCK, roulant des yeux indignés. — Ah ! dites donc, si ça ne vous convient pas, n'en dégoutez pas les autres !... Regardez-moi c'est Adonis... Pauvre chéri, va !...

LA COMTESSE. — Et puis la question n'est pas là... ce Poirot voulait toucher la dot tout de suite !...

LA DEMOISELLE BUCK. — Je lui répondis pudiquement : avant le mariage vous ne toucherez à rien.

CÉLESTIN POIROT. — Je compris que j'étais floué.

LA COMTESSE, sèchement. — On ne doit la dot qu'après la cérémonie... Je connais les usages !

CÉLESTIN POIROT. — Je m'en fichais, de la dot !... la fiancée était trop défraîchie... C'était un vieux laissé pour compte qu'on voulait me faire passer !

LA DEMOISELLE BUCK, rouge de colère. — Si on vous avait montré la dot, vous m'auriez épousée plutôt deux fois qu'une !

CÉLESTIN POIROT. — Devant mon refus d'aller à la mairie, la comtesse me réclama dix mille francs pour la couvrir de ses frais... Je les avais déjà payés d'avance !... Et la fiancée m'empoigna à la gorge en hurlant : —

« Vingt mille francs pour recommander l'accroc fait à mon honneur... vingt mille francs ou la vie !... Comment, on me fait venir de Russie pour me mettre nez à nez avec un pareil palto,

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

GARDES ET BRACONNIERS. — Deux gendarmes de la brigade de Dornes et deux gardes particuliers de Toury-Lurey ont surpris deux braconniers qui chassaient dans un pré avec des lanternes à acétylène.

Ces derniers, se voyant pris, tirèrent deux coups de fusil sur le groupe de gendarmes et de gardes. Par bonheur, personne ne fut atteint.

Une véritable chasse à l'homme s'organisa.

Finalement, les braconniers furent arrêtés, solidement ligotés et conduits à la prison de Nevers.

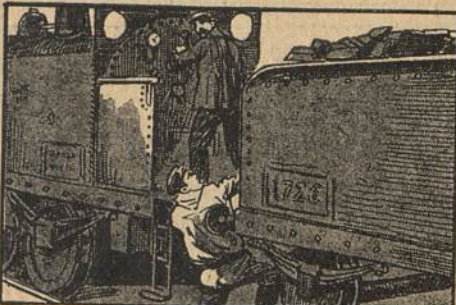
Ils sont inculpés de tentative de meurtre. **NEVERS.**



TOMBÉE D'UNE ÉCHELLE. — Une femme de trente-deux ans, demeurant au village de Sagnat, montait dans son grenier, lorsqu'un barreau de l'échelle se rompit.

La malheureuse tomba d'une hauteur de 6 mètres environ sur le sol de la grange et se fractura le crâne.

Un docteur, appelé en toute hâte, n'a pu que constater le décès. **BESSINES.**



BROYÉ PAR UNE LOCOMOTIVE. — Un chauffeur du dépôt de Narbonne a été pris vers dix heures, en gare, entre les tampons d'une locomotive et ceux d'un tander. Le cœur, les côtes et le poumon gauche ont été absolument broyés.

La mort a été instantanée. **CETTE.**



TUE A LA CHASSE. — Vers quatre heures du soir, un jeune homme de dix-huit ans, ouvrier bourellier, se livrait au plaisir de la chasse, sur le domaine de Pisseloup, lorsque l'arme lui glissa des mains. Le coup partit et le chasseur fut atteint au-dessous du sein, côté gauche.

Il est mort des suites de cette blessure. **NEUVY-SAINT-SÉPULCRE.**

— Qu'as-tu donc, mignonne? demanda-t-il doucement.

— Rien, père, je t'assure...

— Serais-tu malade?

— Oh! non!

— Je remarque en effet que tu as le teint bien plus animé qu'à l'ordinaire et que tes yeux brillent d'un éclat qui n'a rien de fiévreux, ce me semble...

— Je vais très bien...

Alors, pourquoi es-tu taciturne? D'ordinaire c'est toi qui es la joie de la maison... Et, aujourd'hui, tu as l'air plus soucieux que moi-même...

— Mais non, père, je t'assure...

— Mettons que je me trompe, et parlons d'autre chose. Qu'as-tu fait aujourd'hui?

A cette question, Alice eut un imperceptible tressaillement qui échappa à Sorbières.

Celui-ci poursuivit:

— Moi, j'ai terminé mon fameux Mémoire, et je te réponds qu'il y avait du travail, fillette!

« Et toi? »

« Toujours des aquarelles? »

— Non, dit Alice, je suis allée au Louvre...

— Faire des éplattes?

— Non, au musée... prendre une copie...

— Et tu es contente de ton travail?...

— Pas trop...

Toutes ces questions torturaient Alice.

Son père, qui d'habitude ne lui adressait aucune demande concernant l'emploi de son temps, fort de la confiance qu'il avait en elle, semblait prendre plaisir à l'interroger ce soir-là, où justement, pour la première fois de sa vie, elle avait à lui cacher une de ses actions...

Un instant, elle fut sur le point de tout avouer.

Mais l'intérêt de son amour la retint.

Du reste le vieux savant ne se doutait de rien...

Il continua, par pure taquinerie, mais tout en observant la jeune fille:

— Nous avons donc été dérangée dans notre travail?

Alice souffrit de mentir...

— Non, articula-t-elle, se sentant rougir.

Subitement un soupçon vint à Sorbières que sa fille pourrait bien aimer quelqu'un...

Mais qui?

Un seul homme était possible:

André Rambert.

Tout autre jour, le vieux savant s'en serait montré inquiet.

Ce soir-là, il vit l'avenir en rose.

— Donne-nous donc le dessert! dit-il à Alice.

Et, tout en pelant une pêche, guettant la jeune fille du coin de l'œil:

— Voilà donc André embarqué de nouveau! remarqua-t-il.

— Depuis hier, oui, dit Mlle Sorbières avec un effort pour ne pas se troubler.

— Ah! c'est un beau métier! reprit le savant. Aimerais-tu voyager, toi, fillette?

Alice ne manqua pas de profiter de l'occasion qui lui était offerte si à propos.

— Oh! oui! s'écria-t-elle.

— Eh! eh! cela te ferait peut-être du bien, remarqua Sorbières en coupant par morceaux le fruit qu'il venait de peler.

— Voyager! reprit Alice. Oui, mais un grand voyage, bien loin!...

Elle pensait à Paleval.

— Sur la Belle Mercédès? acheva moqueusement Sorbières.

— Pourquoi pas? dit Alice.

Toute à son idée, elle ne remarqua pas l'insinuation de son père au sujet du capitaine Rambert.

— Hélas! mon enfant, dit Sorbières, mes moyens ne me permettent pas de t'emmener si loin. Mais, encore deux ou trois travaux comme celui-ci on vient de meconfier, et nous pourrions aller tranquillement finir l'hiver sur la Côte d'Azur!

« Ça te va-t-il? »

— Oui, père, dit simplement Alice.

— Eh bien, maintenant, va prendre les échecs, et faisons notre partie.

C'était une coutume de chaque soir, cette partie d'échecs.

Sorbières se figurait consciencieusement distraire ainsi la jeune fille.

En réalité, Alice ne jouait que pour complaire à son père, prenant personnellement peu de plaisir à ce jeu absorbant et compliqué, exigeant de savants calculs, et n'admettant par les fautes fréquentes, irréparables.

Les soirées se passaient donc assez moroses dans le petit appartement de la rue du Mont-Thabor.

Rarement, Xavier demandait un peu de musique à sa fille.

Il détestait le piano.

Ce jour-là, pourtant, la partie terminée, — et gagnée naturellement par lui, — le vieux savant, toujours de bonne humeur, pria Alice de lui jouer un air italien.

Et ce fut la jeune fille qui refusa.

Elle se déroba à l'invitation en prétextant un violent mal de tête, et en profita même pour demander à son père la permission de se retirer dans sa chambre sans prolonger davantage la veillée.

Sorbières acquiesça en souriant et l'embrassa avec tendresse.

Une fois seul, il hocha la tête.

— Voyons, pensa-t-il, est-ce donc si sérieux que cela?

« On croirait volontiers qu'elle l'a vu aujourd'hui. »

« Et pourtant, la Belle Mercédès et son capitaine sont maintenant en pleine Méditerranée. Et il n'y en a pas d'autre qu'André qu'elle ait pu remarquer... »

« Il s'agit certainement de mon neveu. »

« Il faut donc que ce mariage se fasse... »

« Ce serait si simple, si je possédais de la fortune... »

« Mais je n'ai rien... »

« Ah! pourquoi me suis-je laissé abattre par cette catastrophe qui a bouleversé ma vie voilà quinze ans!... »

« J'ai trop souffert!... »

« Heureux les égoïstes, les secs de cœur!... »

« Ce sont les forts! »

« Rien ne les arrête. »

« Ils ne saignent pas sur les cailloux de la route. Leur chair ne laisse pas de lambeaux palpitants accrochés aux épines... »

« N'importe! »

« Oublions le passé! »

« Il ne s'agit que d'Alice, — qui est l'avenir! »

« Je ne suis pas encore assez vieux que je ne puisse travailler efficacement pour elle, seul lien qui me rattache à l'humanité. »

« Allons, pas de faiblesse. »

« A l'ouvrage. »

Et Sorbières retourna s'enfermer dans son cabinet de travail où il resta jusqu'à une heure avancée de la nuit, s'acharnant à relire et à corriger son Mémoire archéologique.

Pendant ce temps, Alice ne pouvait parvenir à s'endormir.

Malgré elle, sa pensée revenait toujours à Gouville et aux étranges révélations qu'il lui avait faites.

L'espérance et l'inquiétude se disputaient son cerveau.

Il s'y adjoignait encore un vague remords.

Le tout la maintenant dans une excitation capable de la rendre malade.

Très tard, néanmoins, elle finit par trouver un peu de sommeil, et elle se réveilla brisée.

Tout de suite, une pensée lui vint.

Son père lirait-il l'annonce insérée par l'employé de la maison Poullignon?

C'était peu probable.

En effet, durant la matinée, Sorbières ne parla de rien à sa fille.

(La suite au prochain numéro.)

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

DÉCOUVERTE D'UN CRIME. — Des ouvriers vidangeurs, occupés à nettoyer une fosse d'aisances, ont découvert le cadavre d'un homme presque à l'état de squelette.

On a trouvé dans une des poches du veston du mort un carnet qui a permis, croit-on, d'identifier le défunt. Ce serait un terrassier, âgé de vingt-huit ans, dont la famille a habité la maison dans laquelle ont été trouvés les restes. Le père, la mère et le frère du mort ont été conduits au parquet.

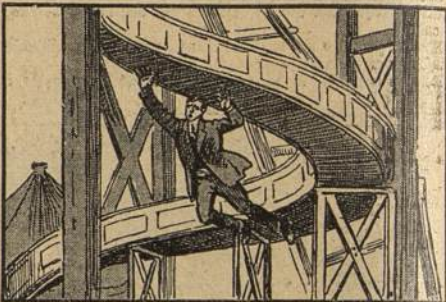
ANGOULÊME.



VICTIME DU TRAVAIL. — Dans un chantier en construction un ouvrier bitumier se trouvait sur un échafaudage lorsqu'il perdit l'équilibre et vint tomber dans la cave de l'immeuble qu'on édifiait. Ce fut une épouvantable chute.

On s'empressa immédiatement autour du blessé qu'on releva et qu'on plaça dans une voiture afin de le transporter à l'hôpital. Mais, en cours de route, il expira.

BORDEAUX.



LES JEUX DANGEREUX. — Un jeune homme de dix-huit ans est tombé d'un toboggan, se blessant grièvement.

Il a été transporté à l'hôpital Saint-André.

BORDEAUX.



ACCIDENT MORTEL. — Un cultivateur se rendait au chef-lieu de la commune.

A un endroit où la pente de la route est très accentuée, survint un cycliste marchant à une vive allure.

Le cultivateur, n'ayant pas entendu à temps la corne du cycliste, se gara juste du côté vers lequel ce dernier se dirigeait.

Le choc fut terrible. Le cultivateur, qui avait reçu de graves blessures à la tête, ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Le cycliste a reçu, lui aussi, des blessures assez sérieuses à la tête; il a en outre un bras cassé. **GRAMMAT.**

quet!» D'abord, elle ne venait pas de Russie, elle arrivait en droite ligne de Bougival... j'ai su ça plus tard... La comtesse n'avait même pas le courage d'aller jusqu'à Nanterre chercher ses demoiselles à marier!...

« A demi étranglé par cette furie, je me dégageai d'un tour de bras... »

LE PRÉSIDENT. — Le cocher Bolivar qui a été témoin de la scène qui suivit va nous la raconter.

(Le cocher, un gros réjoui, arrive en tenue d'automédon, son fouet à la main.)

LE TÉMOIN. — Je vais vous raconter la chose en cinq secs, vu que ma voiture m'attend à la porte, et Cocotte n'est point patiente.

« Voilà donc la chose de ce qui en est... C'est moi que je conduisais la voiture de la mariée... Au moment de charger cette jeune... hum!... cette personne, v'la que les futurs et la grosse dame s'engueulent... pardon... »

LE PRÉSIDENT. — L'Académie vous le permet... Après...

LE TÉMOIN. — J'entends des mots entrecoupés: « La dot!... pas de dot!... avant!... après!... » A un moment la fiancée saute au cou de son fiancé que j'en ai piqué un feu... J'ai cru que c'était pour l'embrasser, c'était pour l'étrangler!... Alors, non, mais ce que j'ai ri!... (Il se tord), c'est plus fort que moi, au souvenir... La fiancée cogne sur le futur, celui-ci se met en position pour boxer et envoie la demoiselle s'asseoir dans le ruisseau... Du coup, sa magnifique chevelure fiche le

camp, et la fiancée, roulant des yeux ahuris, exhibe un magnifique œuf d'autruche!... que nous avons failli en mourir de rire!

« Là-dessus, la grosse dame rapplique, elle cogne à tour de bras sur le fiancé. »

« Celui-ci d'un coup de savate bien lancé l'envoie rouler sur la demoiselle qui était en train de se relever et se met aussitôt à beugler: « A l'assassin! » »

« Nous autres, nous étions groupés autour, le fouet à la main, et nous faisons: Kss! kss! lorsqu'un gardien de la paix est arrivé et a emmené tout le monde au poste. »

Le tribunal, attendu que les torts sont réciproques, renvoie les trois prévenus dos à dos.

LA COMTESSE, furieuse. — Pas un sou, et mes frais, qui me les paiera?... »

LA DEMOISELLE BUCK. — Et l'accroc fait à mon honneur, qui le raccommode?... »

JULES DESMOLLIENS.

LE ROMAN D'UN GOSSE

Des agents, qui passaient, la nuit, près de la porte de Bagnole, à Paris, trouvaient un enfant de dix ans, qui avait ses vêtements déchirés et la figure ensanglantée. Ils conduisirent le pauvre petit dans une pharmacie où des soins lui furent prodigués.

Interrogé, il déclara qu'il avait été atta-

qué par des rôdeurs qui, après l'avoir roué de coups, l'avaient dévalisé d'une somme de six francs qu'il avait sur lui; il ajouta qu'il venait de Montmirail.

Après l'avoir fait restaurer, car le malheureux enfant tombait d'inanition, les agents le conduisirent au poste de police de la rue Saint-Fargeau, où on lui installa un lit de camp.

Le commissaire de police interrogea le gamin qui lui raconta sa lamentable histoire.

Il y a sept semaines, sa mère était morte à Naples, et son père après avoir vendu les quelques meubles qu'il possédait avait résolu de se rendre à pied à Paris, avec l'enfant.

Alcoolique et paresseux, il brutalisait odieusement le pauvre petit, le frappant à coups de lanière de cuir s'il ne lui rapportait pas au moins cinq francs par jour.

Le long de la route, l'enfant, qui était porteur d'une boîte de mercerie, dut vendre sa marchandise pour subvenir à l'existence de son père et à la sienne propre; à Montmirail, exténué, il refusa de poursuivre son chemin; son père, dans un accès de démence alcoolique, le frappa jusqu'à ce qu'il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, le pauvre enfant s'enfuit, et c'est ainsi qu'il arriva aux portes de Paris, où, pour comble de malheur, il fut dévalisé par des rôdeurs.

Le commissaire de police fit examiner le gamin par un médecin, qui a relevé sur son corps la trace de nombreux coups anciens et récents; le jeune garçon a été envoyé, dans la

soirée, à l'infirmerie spéciale du Dépôt, où des soins lui seront prodigués.

La brigade mobile, ainsi que les gendarmes des différentes localités traversées par l'enfant et son père ont été avisées pour rechercher ce dernier.

EXPÉRIENCE AMUSANTE

Il s'agissait de trouver le moyen de reconnaître les simulateurs de l'hypercophose, — les gens qui, pour des raisons suspectes, feignent de n'entendre pas.

Un docteur a trouvé ce moyen...

— Tout ce que je peux est de vous rendre sourd, dit Sganarelle à Géronte, qui le prie de rendre Lucinde muette.

Tel notre médecin (non malgré lui, d'ailleurs). Il rend sourds des individus dont l'oreille était excellente.

Chez les sourds véritables, chez les complètement sourds, raisonne l'ingénieur savant, la voix demeure égale. Au contraire, dans les cas de surdité subite, accidentelle, la voix augmente soudain d'intensité. Donc, si, par des procédés artificiels, avec un appareil à sourdisseur, vous assourdissez, en effet, quelqu'un jouissant d'une ouïe normale, vous constaterez aussitôt qu'il parle beaucoup plus fort et vous aurez ainsi débiné son truc.

Mais le pauvre homme restera, bien entendu, sourd à jamais, sourd comme un pot...

LE SECRET DE GERMAINE

Grand roman dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

QUATRIÈME PARTIE

Les exploits de Bamboche

XXIX (Suite.)

Bosco se ressaisit enfin et murmura :
— Les Arpettes ! je suis au fond des catacombes !

Puis la pensée qui l'avait obsédé jusqu'au moment où le sommeil le terrassa vint de nouveau l'assaillir douloureusement.

— Léon !... Mimi !...
Et cette idée du péril que couraient l'existence de l'un et l'honneur de l'autre le galvanisa, pour ainsi dire.

Il se dit en quittant d'un bond sa couche :

— Il faut à tout prix sortir d'ici !
Mais Bosco était trop familier avec tous les dessous du Paris inconnu, pour ne pas comprendre la folie de ce projet.

Si du moins il n'avait pas été seul !
S'il eût eu pour guide un de ces Arpettes qui semblaient tous avoir déserté le souterrain, comme une légion de démons vomis par l'enfer !

Il en était là de ses réflexions et déplorait son impuissance, quand un éternuement sonore le fit sursauter.

Quelqu'un était là, près de lui !
Un homme vautre sur une sorte de divan s'agitait, s'étirait et ronchonnait avec une voix d'ivrogne :

— Qué mal aux cheveux, mon empereur !...

« Qué mal aux cheveux !
Bosco s'approcha et reconnut d'emblée le dormeur.

— Tiens ! c'est toi, Frangin, dit-il, surpris.

— Oui, répondit l'autre, Frangin, dit La Loupe... pour te servir.

« Et toi, qui que t'es ?
— Bosco.

— Ah ! oui... je me souviens... t'es venu hier aux Arpettes...

« Hier... avant-z'hier... sais p'us au juste.

« Moi, je m'ai boissonné dans les grands prix et le patron m'a condamné à rester à la turne...

« Je vas repiquer un somme.

— Mais je m'embête rudement ici, moi, fit Bosco, et je voudrais bien me donner de l'air.

L'ivrogne eut un joyeux éclat de rire.

— T'es pas au bout de tes pelotes, mon pauvre vieux.

— A cause ?

— Tu ne sais donc pas que tous les novices doivent rester au moins un bon mois dans les souterrains avant d'aller au grand turbin ?

Bosco eut comme un éblouissement et s'écria d'une voix étranglée :

— Un mois !...

« Alors, ils sont perdus !
— Qui ça... ils ?...

— C'est pas ton affaire... des copains à moi...

— De quoi !... des mystères avec ce vieux Frangin, dit La Loupe.

« Pas la peine, va !...

« Si l'as quèque part une bonne amie, je pourrais y donner de tes nouvelles, faire quèque petites commissions...

— J'aimerais mieux sortir.

— Tant que le patron t'aura pas donné la clef des champs ?...

« Pas possible !... autant vaudrait te brûler la cervelle...

« Vois-tu, Bamboche est un lapin qui ne rit que quand y s'brûle.

— Bamboche ?... qui ça ?...

— Ben oui ! le meg des Arpettes... le chef, le patron...

— Je l'ai jamais vu ni entendu appeler par ce nom.

— C'est drôle, toi qui connais sur le pouce tout le personnel des fins gredins dont les Arpettes sont le plus bel ornement.

— Oui, sans doute, le hasard ne m'a pas mis en sa présence.

« Pour en revenir à mon séjour forcé ici, tu dis qu'y a pas moyen de l'abrégé ?

— Non ! c'est comme qui dirait le novice de tout Arpette.

— Mais c'est abominable ! s'écria hors de lui Bosco, à la pensée de Mimi et de Léon, condamnés par ce misérable Bamboche.

— Peuh ! fit Frangin, dit La Loupe, y a toujours moyen de s'arranger.

— Je pourrais sortir quand même ?

— Non, mais je sais où y a la réserve de vin et de liqueurs...

« En s'en fourrant jusque-là... en faisant ses trois ou quatre cuvées en vingt-quatre heures, le temps passe agréablement.

Ces quelques paroles de l'ivrogne suggèrent à Bosco un projet audacieux.

Frangin, dit La Loupe, était un beau gars de dix-huit ans que le hideux vice de l'ivrognerie avait bientôt poussé au crime.

Bosco, qui le connaissait bien, savait qu'une fois gris on pouvait lui faire faire à peu près ce qu'on voulait.

Il résolut, en conséquence, de se hâter et de jouer son va-tout, car le temps pressait.

Il feignit d'entrer dans ses vues et de vouloir, comme le lui proposait Frangin, charmer cette réclusion forcée par une gloutonne absorption de liquide.

— Tu dis qu'il faut se résigner et demeurer enfermé comme un rat dans son trou ?

— Oui, c'est le meilleur moyen, car sans cela, je ne donnerais pas un liard de ta peau.

— Eh bien ! allons boire... Une bonne cuite me fera oublier le grand jour qu'il fait là-haut.

— A la bonne heure ! t'es toujours un frangin... un vrai frangin !

« Viens donc boire !

La Loupe, qui connaissait toutes les dispositions des souterrains, conduisit Bosco dans une galerie obscure dont l'approche était signalée par de violentes senteurs de vinasse.

Il alluma un rat-de-cave et fit voir aux yeux étonnés de Bosco une quantité fabuleuse de futailles de toute grosseur, de toute forme, de toute provenance.

Il y en avait des centaines, avec des bouteilles symétriquement rangées, des paniers à casiers également pleins de flacons, sur lesquels étincelaient des étiquettes pleines de promesses.

Les deux amis s'adressèrent à une caisse renfermant du vieux bourgogne, le vrai vin des amateurs.

Ils en débouchèrent chacun une bouteille, trinquèrent et burent à même le goulot.

— Fameux ! dit en se gargarisant La Loupe.

— Vrai vin de fine gueule, fit Bosco qui s'y connaissait.

Ils absorbèrent leur fiole en rien de temps comme il sied à d'émérites buveurs.

— Si on changeait, demanda Bosco.

— A ton idée, répondit La Loupe.

— ... Du champagne à marque dorée...

— Peuh ! du vin d'Anglais ou de Russe...

— Dis pas non... y doit être crânement bon... y coûte si cher !

Ils décoiffèrent derechef chacun leur bouteille dont le bouchon détona bruyamment, avec son bruit bête d'orgie bourgeoise.

Bosco eut en buvant une idée.

— Dis donc, est-ce que Bamboche y

fera pas du pétard en voyant qu'on met ainsi sa cave au pillage ?

— As pas peur ! fit en riant La Loupe.

« Il est un peu serré sous le rapport de la monnaie; mais quant à la licherie, on peut dire qu'y a pas son pareil.

« Tout Arpette qui reste au souterrain peut boire jusqu'à en éclater.

— Bonne affaire !

« Ce que je te vas écraser un grain !

Tout en buvant de façon formidable, Bosco demeurait calme et absolument maître de lui.

La Loupe s'emballait, devenait loquace, commençait à chanter.

Bosco le fit encore absorber du champagne pour le fusiller plus vite, car le temps pressait.

Quand il le vit à point, il lui demanda brusquement :

— Est-ce que tu t'amuses ici, toi, à présent que t'es à peu près plein ?

— Heu !... heu !... y va faire bon taper un petit somme, et recommencer après.

— T'aimerais pas mieux faire une manille à quatre ?

La Loupe, joueur comme les cartes, eut un soupir.

— Une manille !... Dame !... oui... mais faudrait sortir.

— Eh ben ! sortons une couple d'heures.

Malgré l'ivresse qui l'abrutissait, le bandit frissonna.

La défense de quitter le souterrain était formelle et entraînait irrévocablement la peine de mort.

Et il connaissait assez l'implacable férocité de Bamboche pour savoir qu'il serait massacré.

Étrange aberration, en vérité, grâce à laquelle ces hommes se soumettaient à une discipline de fer, abdiquaient aux mains d'un autre toute liberté, se privaient de leur libre arbitre pour vivre en réprouvés !

Alors qu'il leur eût été si facile de se faire une place honorable dans la société en courant moins de dangers, en s'assurant le lendemain !

Mais il en est toujours ainsi.

Les irréguliers de la vie et de l'honneur ne veulent pas concevoir qu'il leur faudrait infiniment moins d'efforts pour suivre le droit chemin, que pour mener cette existence abjecte semée de crimes et de terreurs !

La Loupe hésita et, pour un moment, la crainte fut plus forte que la passion.

— Ne me tente pas, dit-il à Bosco.

« J'aime mieux « me finir » avec une couple de bouteilles et attendre quelques heures pour la manille.

Bosco insista, mais La Loupe s'entêta.

On fit un compromis et on décida qu'on irait faire la manille quand on serait un peu dégrisés.

Bosco, rongéant son frein, dut se résigner en feignant un amour de plus en plus immodéré pour le vin.

Mais pour conserver sa tête libre, il avait soin, au lieu de boire, de vider à terre sa bouteille et de ne la porter à ses lèvres que quand elle ne contenait plus rien.

Entre temps, La Loupe devenait de plus en plus communicatif et porté aux confidences.

En l'interrogeant adroitement, Bosco apprit qu'il y avait plusieurs entrées aux souterrains servant de repaire aux Arpettes.

La plupart étaient d'accès relativement facile et surtout infiniment moins compliqué que celle par où Bosco avait été introduit.

Il y en avait qui donnaient dans des carrières s'ouvrant sous ces grandes routes que l'on voit se dresser, toutes grêles, en pleins champs, dans la banlieue.

D'autres aboutissaient à des habitations particulières.

Enfin, le chef avait la sienne que nul

ne connaissait, et dont il gardait, sans doute en cas d'alerte, jalousement le secret.

Tout cela était bel et bon, mais Bosco aurait bien voulu que La Loupe lui fit voir une de ces issues, et le brigand avec son entêtement d'ivrogne refusait toujours.

Cependant, bien qu'il eût les jambes très molles, il voulut bien conduire son compagnon de la cave au garde-manger et du garde-manger à la réserve où se trouvaient entassés pêle-mêle tous les objets les plus disparates.

Il y avait de tout : habits, chaussures, linge, instruments de musique, volumes, tableaux, vaisselle, meubles et armes de toute sorte.

C'est là que les Arpettes venaient se déguiser, se faire une tête et s'armer en vue des expéditions à tenter, soit à Paris, soit dans la banlieue, soit même en province.

Il y avait là, entassées dans l'énorme souterrain, les dépouilles de plusieurs villas saccagées par les jeunes vauriens.

Instinctivement, Bosco remarqua les revolvers, les poignards, les casse-tête, les coups-de-poing, les cannes à épée dont l'assortiment était complet.

Puis, avisant un revolver de l'espèce dite bull-dog, de fort calibre, à canon court, il se l'approprié sans façon. Il chercha des cartouches, en trouva une boîte et la mit dans sa poche après avoir chargé le barillet.

La Loupe le regardait faire en riant d'un rire d'ivrogne et lui demandait ce qu'il voulait en faire.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, répondit gravement Bosco en joignant au revolver un coutelas à lame large et courte.

— Eh ben ! à présent que t'as tout vu les curiosités de la maison, veux-tu retourner boire ?

— A ton idée, fit Bosco.

Ils revinrent à la cave sans s'apercevoir, malheureusement, qu'une forme noire, agile et silencieuse, les suivait en rampant.

Pour complaire à La Loupe, Bosco, dégoûté de vin, fit semblant de boire et attendit, rongéant ses poings, que l'ivrogne voulût bien exécuter sa promesse.

Bosco insistait pour sortir et La Loupe en congut, malgré son ivresse, un peu de défiance.

— La manille !... la manille !... c'est bon... mais t'es pas si passionné que ça pour la dame de pique.

« T'as certainement quèque chose en tête.

Sans dire ni oui ni non, Bosco, un peu allumé aussi, essaya de l'attendrir.

Il le prit par les sentiments, lui dit qu'il avait un devoir sacré à remplir... une personne aimée en péril.

La Loupe dodelinait de la tête et s'humectait à petits coups sans voir cette forme sombre qui les avait suivis jusqu'à la cave et curieusement les espionnait.

A la fin, Bosco, n'y tenant plus, s'écria :

— Tiens, mon vieux Frangin, si tu me fais sortir tout de suite, je te ferai donner mille francs.

L'autre eut un tressaillement de surprise et dit :

— T'es donc au sac ?

— Oui, j'ai des amis riches et ils m'avanceront la somme...

— Mille francs !... mais on tuerait père et mère...

— Alors, c'est entendu... tu acceptes ?

— Ben !... oui !... Seulement donne-moi une heure pour affermir un peu mes jambes et finir ma cuvée.

— Enfin ! se dit Bosco, il consent... je vais sortir d'ici. Mimi et Léon seront sauvés !

Pendant ce temps, l'individu qui les écoutait, tapi dans l'ombre, sachant tout ce qu'il voulait savoir, se retirait sans bruit.

Il évoluait dans les couloirs avec une facilité indiquant une longue habitude.

Il arriva enfin dans une sorte de renfoncement défendu par une porte qu'il ouvrit sans peine. Ayant allumé une petite lanterne, il l'approcha de la muraille, et éclaira... un appareil téléphonique !

Oui ! le téléphone au fond des catacombes !

En vérité, ces Arpettes ne se refusaient rien !

— Allo !... allo !... fit l'homme d'une voix douce, étrangement musicale...

« ... C'est moi... l'Enfant-de-Chœur...
 Ah!... c'est toi, Biribi... très bien...
 « Oui... affaire urgente... Bosco et La Loupe sont saouls... ils complotent... Bosco est un faux frère... il veut déboucher La Loupe qui se laisse faire... Dis au patron que j'ai découvert la chose et que je me recommande à sa bonté...
 « Oui... oui... Bosco veut que La Loupe l'aide à sortir pour protéger je ne sais qui... des amis à lui menacés...
 « La Loupe va lui débiter le truc des sorties...
 « ...C'est entendu, je vais veiller pendant que tu cours avertir le dab...
 « Tu dis qu'il lèvera ma punition... veine!...
 « A revoir, mon vieux Biribi.

La cuvée de Frangin, dit La Loupe, dura non pas une heure, mais trois heures. Trois mortelles heures pendant lesquelles Bosco rongea son frein, maudissant l'ivrogne, comptant les secondes aux palpitations de son cœur. Enfin il s'éveilla, toussa, ronchonna et dit à Bosco :

— On va s'esbigner, viens !
 Ils allaient quitter la grande salle située au milieu de l'immense carrefour où se trouvaient les routes souterraines, quand un bruit de voix les arrêta net. Bosco se sentit frémir et songea :

— Tout est perdu.
 Une troupe nombreuse d'Arpettes envahissait le carrefour en poussant des clameurs aiguës qui se répercutaient au loin dans l'air humide et lourd des catacombes.

A leur tête marchait Bamboche, le chef redouté.

Il aperçut tout de suite Bosco et La Loupe, interdits.

Les Arpettes les entouraient de tous côtés, s'opposant à toute tentative de fuite.

Froidement, le chef prit place sur son fauteuil et de sa voix la plus calme, commanda :

— Bosco, Frangin-La-Loupe, avancez à l'ordre.

Bosco, sachant ce que cela signifiait, s'arc-bouta sur ses jambes robustes, prêt à bondir.

Le brave garçon, se voyant condamné, ne voulait pas périr sans défense.

La Loupe défaillait.

Bamboche, voyant que ni l'un ni l'autre ne s'approchait, saisit un revolver et cria en élevant le ton :

— Bosco!... Frangin-La-Loupe, avancez !

Puis, comme il ne répétait jamais un ordre, il abaissa son arme dans la direction des deux hommes.

Instinctivement, les Arpettes qui les entouraient s'écartèrent.

Un coup de feu retentit et un homme tomba.

La balle, frôlant la tempe de Bosco, avait atteint La Loupe en plein cœur.

Avant que Bamboche eût eu le temps de redoubler, Bosco l'ajustait vivement, lui rendait coup pour coup et faisait feu.

Malheureusement, le pauvre diable n'avait pas l'habileté du bandit en maniant des armes.

Il le manqua, et, voyant qu'il ne l'avait pas atteint, fonda sur les Arpettes en criant d'une voix terrible :

— Place et malheur à qui me touche !
 Son coutelas d'une main, son revolver de l'autre, il bondit comme un fauve, écarta de droite et de gauche ceux qui voulaient l'arrêter, planta au hasard sa lame dans les torses et passa.

Il essaya un nouveau coup de feu qui ne l'atteignit pas et résolument s'élança droit devant lui, dans la première galerie venue.

Quelques Arpettes s'élançèrent à sa poursuite, pendant que Bamboche songeait :

— Il n'ira pas loin sans se perdre.
 « On ne sort pas des catacombes, si l'on n'y a pas comme nous vécu des années.

Cependant Bosco courait à toutes jambes dans la galerie vaguement éclairée par les veilleuses qui s'espaçaient de plus en plus.

Il se dit :

— Je vais me tapir derrière un pilier.
 « Il ne fait pas bon errer là dedans à l'aventure.

Mais il n'y avait plus de carrefours. Les chemins souterrains s'embranchaient les uns aux autres sans rayonner.

Bosco, entendant la marche de ceux

qui le poursuivaient, fonda toujours en avant.

Il se trouvait maintenant en pleines ténèbres.

Environné de dangers mortels, ayant à craindre les éboulements, les fondrières, les trous et surtout les Arpettes, il marchait quand même, fuyant éperdu, les yeux pleins de larmes, le cœur déchiré à la pensée des amis qu'il ne pouvait pas sauver.

Il devait, pensait-il, être sensiblement éloigné du lieu de réunion des Arpettes. Les bruits, répercutés par les voûtes, lui arrivaient moins distincts.

Il essaya de revenir sur ses pas, espérant se rapprocher doucement des Arpettes, de façon à ne pas éveiller leur attention.

Il tentait là quelque chose d'impossible.

Il n'avait pas fait cinquante pas qu'il prenait une contre-allée, puis une autre et s'égarait.

On lui avait dit qu'il avait passé la nuit chez une traînée... la nuit précédant leur mariage, et elle, la pauvre, aveuglée par la jalousie, avait cru... ou plutôt elle avait douté... voulu s'assurer.

Il n'y avait pas de Clémence ! L'histoire était un mensonge...

Dieu ! avait-elle souffert, tout de même quand la soi-disant Clémence lui racontait toutes ces sales choses qui la désespéraient !

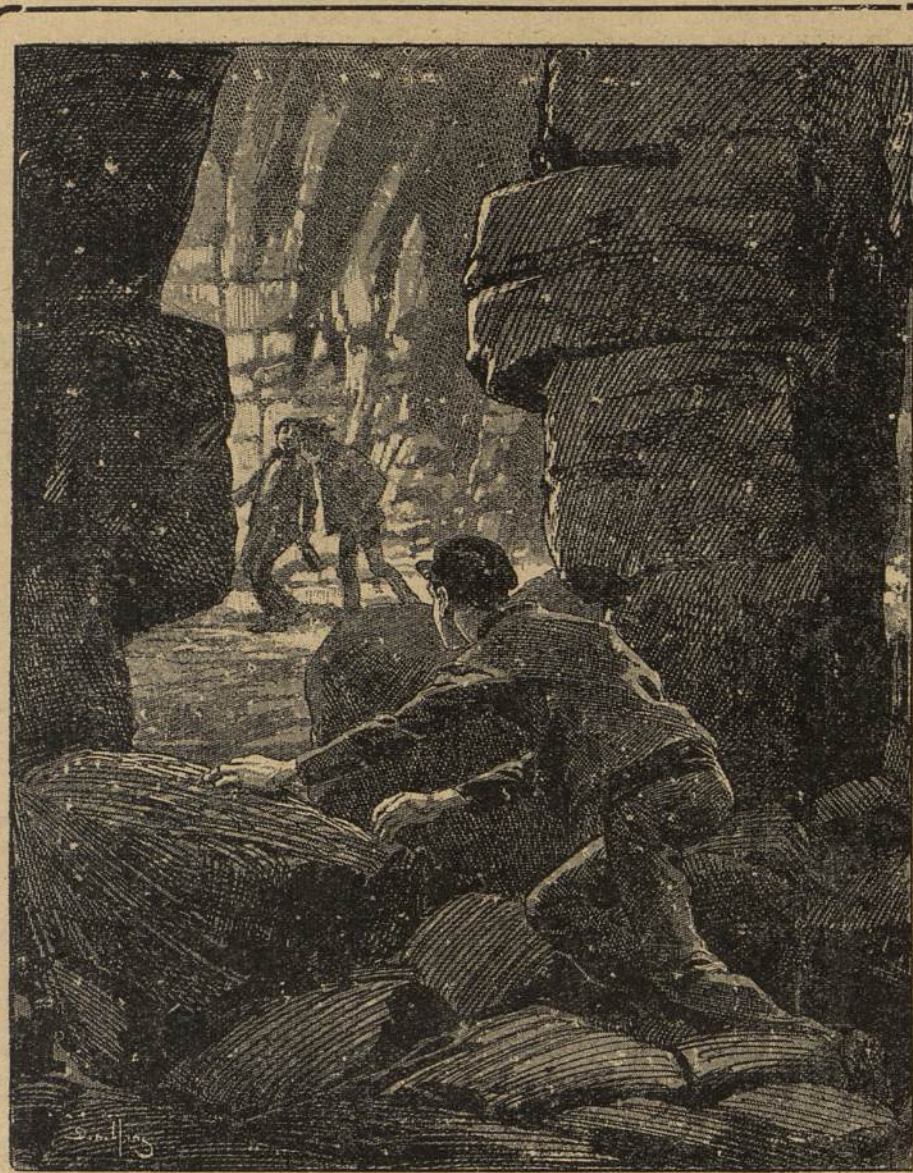
Maintenant, elle allait se ressaisir et lutter.

Quelque brave qu'elle fût, elle eut un rapide frisson quand les deux bandits, la contemplant avec leur impudence tranquille de gens sûrs de leur fait et que rien ne presse, échangèrent leurs réflexions.

Côtes-en-Long, encore à demi affublé de ses oripeaux féminins, la dévisageait.

— Eh bien ! la gosse, je te l'avais bien dit que tu y viendrais, dans ma piaule.

— Laissez-moi ! balbutia Mimi.



LE SECRET DE GERMAINE. — « Eh ben ! à présent que l'as tout vu les curiosités de la maison... »

Maintenant, il n'entendait plus rien.

Un silence de sépulchre l'environnait. Silence d'autant plus terrifiant que les ténèbres étaient plus opaques.

Il erra machinalement pendant quelques minutes, quelques heures... il ne savait plus.

La notion du temps et de l'espace lui manquait.

Tout à coup, le sol manqua brusquement sous ses pieds et il se sentit tomber à pic, au fond d'un gouffre.

XXX

Amenée en quelque sorte malgré elle rue Dulong, chez la fausse Clémence, Mimi fut épouvantée en voyant dans quelles mains elle se trouvait.

Cependant elle éprouva une âpre joie quand elle reconnut que l'odieuse manœuvre qui avait servi à la faire tomber dans un guet-apens était une calomnie.

Non ! Léon, ce cher aimé, n'était point parjure à leur amour.

Son fiancé était toujours digne d'elle, comme elle était toujours digne de lui.

« Je veux m'en aller... »

Les deux brigands eurent un rire d'une brutale ironie.

— Demain, on vous laissera partir...

— Demain ou après... ça dépendra...

« Eh ! Côtes-en-Long... est-ce t'y toi... est-ce t'y moi, qui épouse ?... »

— M'en fiche un peu ; et toi, Bec-Salé ?

— Moi, idem, pourvu que j'épouse...

— C'est aujourd'hui votre mariage, c'pas, ma petite, et nous allons faire la noce...

A ces paroles infâmes, la jeune fille pâlit à croire qu'elle allait défaillir.

Elle joignit les mains et supplia :

— Grâce, messieurs, je vous en supplie !...

« Je n'ai jamais fait de mal à personne... je suis une pauvre fille vivant de son travail et à grand-peine faisant vivre sa mère infirme... »

— Cause un peu, ma cocotte, fit Bec-Salé.

« Dévide ton petit boniment... ça te va tout à fait bien... »

— Mon Dieu !... qu'allez-vous faire de moi ?

— Une dame d'une demoiselle, fit Côtes-en-Long, l'œil allumé, la bouche ardente.

— Non... ! vous ne m'outragerez pas... « C'est affreux... oh ! pitié !... »

Côtes-en-Long s'avangait, les bras écartés, pour la saisir.

Elle recula comme à l'aspect d'un serpent et jeta un nouveau cri d'angoisse.

— Au secours !... à l'assassin !...

Côtes-en-Long lui mit une main sur l'épaule et de l'autre tenta de la prendre à la taille.

Fraternellement, Bec-Salé, l'aidait, essayant, lui aussi, de paralyser cette résistance.

Mimi se débattait convulsivement : ses cheveux venaient de se dénouer et ruisselaient jusque sur ses reins en mèches ondules au délicat parfum.

Elle était vraiment admirable ainsi, et les deux scélérats en ressentaient une excitation qui, bientôt, exalta leur frénésie de luxure.

Désespérément elle criait toujours, se débattant, griffant, mordant, appelant à l'aide.

— Au secours !... au secours !... à l'assassin !...

Bec-Salé réussit à l'enlever et à l'immobiliser en partie.

Côtes-en-Long voulut la saisir par les jambes afin de l'emporter sur le lit.

Elle eut une suprême révolte en sentant les ignoble atouchements des deux misérables, et d'un de ces efforts irrésistibles, comme en ont parfois les êtres les plus frères en apparence, leur échappa.

Elle se rua vers la fenêtre en pensant :

— Je vais me jeter sur les pavés !

« Plutôt la mort que la honte.

Hélas ! la malheureuse enfant n'avait même pas ce suprême refuge des désespérés.

La mort ne voulait pas d'elle !

Avec une habileté infernale qui avait tout prévu, Côtes-en-Long avait eu l'idée de lier l'espagnole avec des fils de fer entrelacés.

Il aurait fallu un quart d'heure d'efforts pour ouvrir cette fenêtre maudite.

Mimi, à bout d'haleine et de vigueur, se sentit perdue.

Elle poussa un nouveau cri plus désespéré, plus navrant, et devant l'impuissance qui la livrait aux bandits, éclata en sanglots.

Les larmes jaillirent drues et pressées de ses yeux, puis elle se sentit empoignée rudement, soulevée avec une vigueur irrésistible et finalement jetée sur le lit.

Côtes-en-Long et Bec-Salé riaient d'un rire ignoble, et ne tarissaient pas en obscénités.

Mimi, n'en pouvant plus, se voyant perdue, donna une dernière pensée à Léon, une dernière larme à son amour flétri à tout jamais, puis il lui sembla qu'elle mourait...

Bec-Salé se jeta sur elle, quand un coup violent frappé à la porte l'arrêta.

Il gronda :

— On vient !... Tonnerre !... malheur à qui osera pénétrer ici.

Côtes-en-Long tira son couteau et disait à son complice :

— Ton lingue !...

« C'est quelque pante qui a entendu le chabonais et qui vient au secours de la gigolette... »

Sous l'effet d'une poussée irrésistible, la porte d'entrée s'effondra, comme broyée par un coup de mitraille.

Celle de la chambre, disloquée, fendue, s'abattit presque aussitôt sur le tapis et un homme bondit dans la salle.

Les yeux hors de la tête, la face livide, les traits contractés par un rictus effrayant, les lèvres frangées d'une écume sanglante, l'homme était d'aspect réellement tragique.

Il gronda d'une voix entrecoupée, haletante :

— Sangdieu !... J'arrive à temps.

Sa main droite brandissait un large couteau, dont la lame luisait avec de sinistres éclairs d'acier.

Avant que Côtes-en-Long eût pu même faire un mouvement, la lame s'enfonçait dans sa gorge et le bandit, à moitié décapité, tombait sans pousser un cri :

— Et d'un ! râla de sa voix étranglée ce terrible jouteur.

(La suite au prochain numéro.)

— Elle est surtout dangereuse, maniée par une femme, répondit doucement Bastien je veux la désarmer moi-même va coucher l'enfant.

Marie eut un soupir de bonheur.

— Enfin, murmura-t-elle d'une voix émue, presque joyeuse.

Et prenant son enfant par la main :

— Viens, ma Nini, lui dit-elle, viens te coucher.

— Papa n'est donc plus fâché? demanda l'enfant en portant tour à tour son regard naïf de son père à sa mère.

— Tu le vois bien, puisqu'il t'a embrassée.

— J'en suis bien contente.

Et elle se laissa conduire vers son lit, placé à l'autre extrémité de la chambre.

Bastien les suivait d'un regard sournois.

— Allons! murmura-t-il enfin avec un sourire qui, sur ses traits torturés, prenait une expression sinistre, cette fois Mélie ne dira pas que je suis un lâche.

Et, élevant lentement son revolver à la hauteur de l'œil, il ajusta sa femme.

Calme et complètement rassurée, la pauvre Marie, occupée en ce moment à déshabiller sa fille, lui tournait le dos.

— Maman, lui dit l'enfant en collant sa petite bouche à son oreille, j'ai toujours faim.

— Tais-toi, répondit tout bas la mère, tout à l'heure, quand ton père sera endormi, je prendrai de l'argent dans sa poche et j'irai te chercher...

Elle ne put achever.

Une effroyable détonation se fit entendre tout à coup dans la chambre.

Marie avait bondi et s'était levée comme mue par un ressort.

Puis, se tournant brusquement vers son mari, qu'elle aperçut l'ajustant de nouveau :

— Oh! assassin! assassin! s'écria-t-elle.

Elle n'avait pas été touchée.

La balle avait passé à quelques pouces de sa tête, et était allée se loger dans le mur, d'où le plâtre tombait en s'émiettant.

Puis elle s'élança du côté de la porte dans l'intention évidente de l'ouvrir et d'appeler au secours.

— Ah! oui, ton protecteur, le terrible Julien, murmura Bastien avec une effrayante ironie; il arrivera trop tard.

Et il lâcha la détente au moment où elle posait la main sur la serrure.

Elle jeta un faible cri, fit un soubresaut et porta la main à son épaule.

Puis elle la retira aussitôt en la sentant tout humide.

Elle était rouge de sang.

— Blessée! balbutia-t-elle. Est-ce que je vais mourir ici, mon Dieu? est-ce que personne ne viendra m'arracher... Ah! cette fenêtre!

Elle courut à la fenêtre pour la briser, dans l'espoir que le bruit des vitres tombant dans la cour, joint à ses cris, allait attirer le concierge et les locataires, déjà éveillés sans nul doute par le bruit des détonations.

Bastien devina son projet.

Alors, comme il venait d'entendre plusieurs portes s'ouvrir dans la maison, il comprit qu'il allait être traqué s'il ne se hâtait de fuir, et qu'il avait tout juste le temps de tirer une dernière balle.

Mais, celle-là, il voulait la placer à coup sûr, et la fenêtre vers laquelle se dirigeait Marie s'ouvrant dans une sombre encoignure, l'obscurité l'empêchait de viser juste.

Il fut un moment tenté de courir à elle et de la tuer à bout portant.

Mais elle pouvait se rouler à terre, se traîner sous son lit, lutter enfin avec toute l'énergie que communique aux faibles la peur de la mort, et cette lutte, ne durât-elle que deux minutes, pouvait entraîner sa perte.

Alors il eut une inspiration infernale.

— Au fait, dit-il à la pauvre femme, qui n'osait plus faire un pas en avant, se sentant protégée par l'obscurité, au fait, tu peux rester là; j'ai changé d'avis; c'est à l'enfant que je destine cette balle; je la hais autant que toi, car elle est ta fille.

Et il ajusta froidement l'enfant.

Ce qu'il avait prévu arriva.

La pauvre mère jeta un cri déchirant et oubliant tout à coup son propre danger, s'élança du coin obscur où elle s'était blottie, et vint se dresser de toute sa hauteur devant le berceau où sa fille grelottait de peur.

Là elle était en pleine lumière.

C'est ce que voulait le misérable.

— A la bonne heure, dit-il avec un sombre sourire, comme cela je vois le but.

Et il lâcha la détente.

La jeune femme porta vivement une main à sa gorge, étendit l'autre dans le vide, comme pour chercher un appui, et s'affaissa sur elle-même.

— Elle a son compte, murmura sourdement l'assassin.

Puis, s'élançant vers la porte :

— Maintenant, dit-il, il s'agit de ne pas moisir ici.

V

LA FUITE.

Parvenu sur le carré, l'assassin fit un mouvement pour bondir dans l'escalier.

En quelques secondes il devait être dans la rue.

Mais il s'arrêta tout à coup.

Des bruits de voix se faisaient entendre, et des lumières circulaient à tous les étages. Il comprit, à ce bruit confus qui s'échappait des foyers, que l'escalier était encombré de monde.

La peur le dégrisa subitement.

Alors le misérable, tout à l'heure si impassible devant sa victime sanglante et inanimée, se mit à trembler pour lui-même.

Il se sentit instantanément inondé de sueur et saisi d'une telle faiblesse qu'il fut obligé de s'appuyer sur la rampe de l'escalier.

C'était l'affaiblissement complet, la défaillance physique et morale du condamné en face de l'échafaud.

L'échafaud! il l'entrevit tout à coup devant ses yeux troublés.

— J'ai trop tardé, balbutia-t-il d'une voix éteinte, je suis perdu.

Et il répéta, comme si sa raison commençait à s'égarer :

— Oui, perdu, perdu, perdu.

Cependant la grandeur et l'imminence même du péril lui rendirent bientôt quelque sang-froid.

Il se pencha au-dessus de la cage de l'escalier et écouta.

— Je vous dis, criait une voix de femme, que ces trois coups de feu sont partis du cinquième, et, comme il n'y a là qu'un seul logement occupé, celui de cet ivrogne, de ce bandit qui bat sa pauvre jeune femme, que c'est une pitié, je parierais qu'il est arrivé quelque grand malheur.

— Eh bien! alors, il faut monter, répliqua une autre femme; ce n'est pas en restant là à nous regarder le blanc des yeux que nous sauverons cette malheureuse, qui râle peut-être à cette heure couchée dans son sang. Allons, que les hommes se mettent en avant et courons à son secours!

— Courons, courons, c'est facile à dire, fit observer un homme; mais vous oubliez que ce misérable est armé, presque toujours sous l'influence de l'absinthe, ce qui le rend plus féroce qu'un chien enragé et qu'en ce moment, où sa vie est en jeu, il est plus redoutable que jamais.

— Mais nous sommes vingt contre lui.

— Oui, mais il est armé et nous ne le sommes pas.

— Qui vous empêche de vous armer aussi?

— Ce n'est pas dans mes habitudes.

— Malheur! s'écria la femme avec un accent plein d'énergie, ils sont dix hommes contre un seul et ils ont peur.

En écoutant ce dialogue, l'assassin sentit les forces lui revenir et son courage se réveiller peu à peu.

Il venait de concevoir un plan basé sur la terreur qu'il inspirait à toute cette foule.

Ce plan était simple et d'un succès presque infaillible.

Il lui restait deux balles dans son revolver; il résolut de s'élançer comme une trombe dans l'escalier, de faire feu au hasard sur le premier groupe qu'il rencontrerait dans sa course et de profiter de l'épouvante de la foule, qui, lui voyant encore son arme à la main, se hâterait de lui livrer passage.

Exécuté avec audace, ce coup devait inévitablement réussir.

Bastien n'en doutait pas, aussi avait-il recouvert toute son énergie et il prenait son élan pour bondir dans l'escalier et tomber comme une bête fauve au milieu de ses ennemis, quand il entendit une voix prononcer ces paroles :

— Vous dites qu'il est armé, oh! je

m'en fiche pas mal, vous allez voir si cela m'empêche de l'attraper par la peau du cou et de le traîner moi-même chez le commissaire de police. Allons, restez tous là, si vous avez peur, je n'ai besoin de personne pour mettre ce chenapan-là à la raison.

Celui qui parlait ainsi, c'était Julien.

L'assassin le reconnut et sentit aussitôt tomber tout son courage.

Cet homme lui donnait le vertige.

Il devenait lâche et tremblant au seul son de sa voix, comme le tigre à l'aspect de l'homme qui l'a dompté.

— Que faire? comment et par où fuir? balbutia-t-il en frissonnant.

Il jeta un regard dans l'escalier.

L'ouvrier montait résolument, et la foule, oubliant subitement ses terreurs, le suivait, stimulée par son exemple.

Alors l'assassin, pressant violemment son front dans ses deux mains, murmura de nouveau, d'une voix basse et étranglée par la peur :

— Mon Dieu! mon Dieu! par où fuir?

Mais la foule montait toujours, et il ne trouvait pas une idée dans son cerveau bouleversé.

Il les vit enfin poser le pied sur la première marche de l'étage du haut duquel il les regardait venir.

Alors, fou d'angoisse, sans projet arrêté, sans savoir où il allait et cédant machinalement à l'instinct de la conservation qui le poussait à fuir, il s'élança dans une espèce de corridor étroit et sombre qui s'ouvrait à sa gauche.

Il faisait noir comme au fond d'un puits.

Il marchait dans un abîme de ténèbres, sans rien voir, sans rien soupçonner de ce qui l'entourait.

Mais tout à l'heure de nombreuses lumières allaient éclairer cette retraite et le montrer à tous les yeux.

Épouvanté à cette pensée, il palpait les murs tout en marchant, espérant trouver quelque porte ouverte.

Vain espoir!

Toutes étaient fermées, et il arriva ainsi jusqu'au bout du couloir sans avoir trouvé un coin où se cacher.

Là une fenêtre étroite s'ouvrait sur une cour.

Et à la clarté de la lune resplendissante ce soir-là, il aperçut à trois pieds au-dessous de la fenêtre, un bandeau de pierre formant un bordure qui se profilait sur toute la longueur de la maison.

Il enjamba aussitôt la fenêtre, se laissa glisser jusqu'à ce bandeau, et, se courbant un peu, resta là, immobile, les mains posées sur l'appui de la fenêtre.

Il était temps.

La foule débouchait sur le carré qu'il venait de quitter et d'où les lumières portées par ses ennemis plongeaient dans toute la longueur du corridor.

Il prêta l'oreille, et à quelques cris d'horreur qui vinrent jusqu'à lui, il comprit qu'ils étaient entrés dans la chambre où il avait laissé sa femme affaissée sur elle-même et perdant son sang par deux blessures.

Il se hasarda avec des précautions infinies, à lever la tête jusqu'au niveau de l'appui de la fenêtre pour s'assurer que tout le monde était entré, décidé à profiter de cette circonstance pour quitter sa cachette, gagner l'escalier d'abord, puis la rue.

Ce projet était très praticable, mais à la condition que tous les locataires eussent pénétré dans sa chambre.

Malheureusement, il se convainquit du premier coup d'œil qu'il n'en était rien.

La chambre était trop petite pour contenir tout le monde, et une dizaine d'individus, la plupart un flambeau à la main, étaient restés sur le carré.

— Malédiction! murmura l'assassin, impossible de filer.

Et non seulement la fuite était impossible, mais il ne pouvait douter qu'après avoir accordé à sa femme les soins dont elle avait besoin, si elle n'était pas morte sur le coup, on ne se mit immédiatement à sa recherche.

Et comment échapper aux regards inquisiteurs de toute une foule lâchée sur sa piste comme une meute furieuse?

Il n'y fallait pas songer.

Sa perte était donc inévitable, s'il ne parvenait à trouver une retraite sûre avant que ses ennemis quittassent la victime pour se répandre dans la maison et la fouiller jusque dans ses moindres recoins.

Et combien avait-il de temps pour

découvrir cette retraite? Deux ou trois minutes à peine.

Et il ne pouvait quitter sa cachette! Il ne pouvait faire un pas dans le corridor sans être découvert.

Devant les insurmontables difficultés qui se dressaient de toutes parts et l'empêchaient même de rien tenter pour son salut, le misérable tomba dans un profond découragement.

Déjà il se voyait arrêté, traîné par cette foule indignée à travers les rues, jeté au fond d'une prison où il n'avait plus à attendre que l'expiation suprême, quand son regard, qui errait au hasard sur les toits qu'il dominait, resta tout à coup fixé sur le bandeau de pierre qui, partant de la fenêtre à laquelle il était suspendu, formait le long de la muraille une bordure de neuf à dix pouces de largeur.

Une idée lui était venue tout à coup, idée d'une hardiesse et d'une témérité à donner le vertige.

Il songeait à gagner la maison voisine en marchant sur cette bordure et le dos appuyé à la muraille.

L'entreprise était d'autant plus périlleuse que, sur un parcours de trente pieds environ, il ne voyait rien que la muraille nue.

Pas une fenêtre, pas une excavation, pas une saillie où il pût se reposer s'il se sentait pris d'un étourdissement en voyant se creuser sous ses pieds un gouffre d'une profondeur de cinq étages.

Mais au bout de cet effrayant trajet, à l'encoignure de la maison mitoyenne il voyait s'ouvrir la fenêtre d'une mansarde.

Une fois là il était sauvé.

Il frissonnait cependant devant cette terrible entreprise, quand il entendit un bruit de pas et de voix sur le carré.

La foule quittait la chambre et allait se mettre à sa recherche.

Il le comprit et n'hésita plus.

S'adossant étroitement à la muraille, il se mit à marcher lentement, prudemment, à petits pas, sur l'étroite bordure.

Au bout de cinq minutes, il avait fait vingt pas environ, quand un frisson mortel parcourut tous ses membres et glaça son sang dans ses veines.

Un fragment de la bordure sur laquelle posaient ses pieds venait de se détacher, et il l'entendait rebondir avec fracas sur le pavé d'une cour.

Cette bordure était en plâtre et non en pierre, comme il l'avait cru.

A cette effroyable découverte il se sentit devenir fou.

VI

UNE POSITION DÉLICATE.

Le fragment de plâtre qui était tombé dans la cour était celui d'où il venait de détacher son pied.

Un moment il resta immobile et comme pétrifié, le regard fixé sur le vide qui venait de se faire à un pas de la place qu'il occupait, les traits empreints d'un inexprimable sentiment d'horreur et d'épouvante.

Puis ses yeux se portèrent au fond de l'abîme qui se creusait sous ses pieds à une profondeur vertigineuse, et tout près de la petite cour sur le pavé de laquelle s'était égaré le morceau de plâtre il vit se dessiner une grande cour vitrée, vivement éclairée en ce moment.

Il se rappela que c'était la distillerie d'un liquoriste.

Quelques pas de plus et il allait se trouver juste au-dessus de ce vitrage.

— Et si le plâtre allait céder sous mes pieds précisément à cet endroit? se dit-il.

A cette pensée, il frissonna de tous ses membres.

Tomber d'une hauteur de cinq étages dans un gouffre de vitres et de luges de fer, pour rebondir peut-être, le corps sanglant et en lambeaux, dans quelque immense cuve d'alcool en ébullition, c'était là, il faut l'avouer, une effroyable perspective.

— C'est affreux, murmura-t-il, en se serrant instinctivement contre le mur; non, non, je ne veux pas m'exposer à une mort pareille, j'aime mieux me livrer, s'il le faut.

Et il se prépara à regagner la fenêtre qu'il venait de quitter pour s'engager dans cette course aérienne.

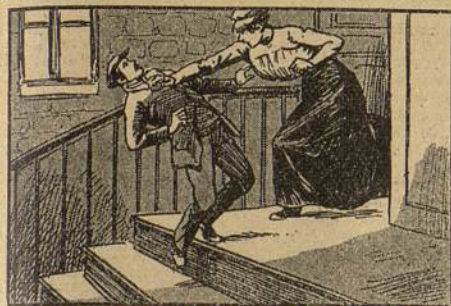
Mais il reconnut aussitôt l'impossibilité de revenir sur ses pas.

(La suite au prochain numéro.)

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

UNE FEMME A POIGNE. — A la tombée de la nuit, une femme entendait sonner à la porte de son appartement. Par une ouverture qui, sans être vue, lui permet de voir



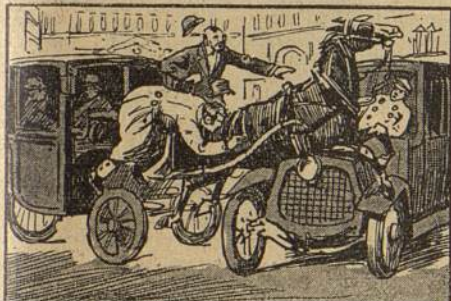
dans l'escalier, elle aperçut un jeune homme dont la mine ne la rassura point.

Comme elle est taillée en hercule, elle ouvrit précipitamment la porte et, avant que le visiteur ait pu s'écarter, elle l'envoyait d'un coup de poing rouler dans l'escalier.

C'était un brave ouvrier ébéniste. Il s'était trompé d'étage. L'infortuné a la jambe brisée. **PARIS.**



UNE AGRESSION. — En traversant, la nuit, la rue Saint-Denis pour regagner son domicile, un journalier a été agrippé par deux individus qui, après l'avoir terrassé, le dévalisaient prestement. Mais aux cris de la victime des agents accoururent et réussirent à capturer les agresseurs. **PARIS.**



CHEVAL EMBALLÉ. — Un fiacre contenant cinq personnes traversait la place Vendôme. Il s'emballa et se jeta sur une auto. Le cocher du fiacre et une personne qui était assise près de lui furent projetés sur le sol. Le cocher se releva légèrement; contusionné, mais il n'en fut pas de même du voyageur, qui resta sans connaissance et qu'on dut transporter dans une pharmacie, où on le ranima, non sans peine. **PARIS.**

LES SUITES D'UN MARCHÉ LOUCHE

C'est un drame singulier qui vient de motiver l'arrestation d'un fermier.

Les faits qui le provoquèrent sont assez singuliers et remontent à trois ans. En 1910, le fermier et sa femme Zelmire vivaient à Clairfontaine. Elle tenait un estaminet; lui exerçait la profession de cultivateur. Il conclut un jour ce marché avec son ouvrier agricole : « Tu me donneras deux cents francs et je te prêterai ma femme. »

Des deux côtés on s'exécuta strictement, l'ouvrier agricole eut de la cabaratterie un fils que le cultivateur reconnut comme sien. Mais la vie commune devint impossible et finalement la femme alla habiter avec son amant à Neufmesnil. Là se place le drame. Une nuit le mari dîna avec sa femme et l'amant de celle-ci. On but copieusement. Vers trois heures du matin, le cultivateur, qui était venu en habit de chasse, les reins ceints d'une ceinture-cartouchière, un fusil en bandoulière, demanda à se reposer, bien qu'il n'y eût qu'un lit dans le logement. « Il faudra peut-être que je dorme sur une chaise », déclara sa femme. Ces paroles irritèrent le chasseur. Il y eut lutte entre les deux hommes et le convive fut expulsé. Peu après, un coup de feu était tiré de la rue et l'amant, la tête criblée de plombs, expira bientôt.

Le meurtrier a été arrêté par le maire de Neufmesnil. Il n'a opposé aucune résistance.

UN JURY DE MILLIARDAIRES

Le faux prêtre Hans Schmidt, accusé de plusieurs assassinats, comparaitra à New-York devant un jury comme il n'y en a jamais eu dans les annales judiciaires.

Les douze citoyens appelés à le juger sont tous millionnaires et même milliardaires. Parmi eux se trouvent MM. Georges Gould, John D. Rockefeller et Cornelius Vanderbilt.

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

UN PARRICIDE. — Auguste-Étienne Blanchard, âgé de trente-six ans, sabotier, né près d'Aubusson, a comparu devant la cour d'assises de la Creuse. Il est accusé d'avoir tué son père.

Complètement infirme, il s'avance, appuyé sur deux cannes.

Depuis longtemps, Auguste Blanchard vivait en mauvaise intelligence avec son père. Celui-ci, il est vrai, avare, très laborieux, très sobre, allait jusqu'à lui reprocher les infirmités dont il était atteint et qui l'empêchaient de se livrer à de pénibles travaux. Souvent, des scènes éclataient; elles se firent plus fréquentes, suscitées par le caractère brutal et méchant de l'accusé. Elles n'avaient d'abord que l'intérêt pour mobile; il y eut bientôt la jalousie. Après la mort de sa femme, en effet, le père Blanchard prit comme domestique la fille Murat. La servante devint bientôt sa maîtresse. Le fils voulut obtenir à son tour ses faveurs : « J'y ai aussi droit que mon père », disait-il.

La servante se donna à lui et s'en vanta même devant le père. Auguste ne fut pas long à prendre une décision. Il résolut de supprimer son père; il aurait ainsi pour lui seul la servante, qu'il aimait chaque jour davantage. Cédant à l'exaspération de la passion, il acheta un revolver, des cartouches et attendit l'occasion de s'en servir.

Le 10 août, à la suite d'un motif futile, l'accusé sortit son revolver, qu'il portait toujours sur lui, et le braqua sur son père.

Celui-ci prit la fuite. L'autre le poursuivit. Désarmé, il s'empara d'un bâton et assomma le vieillard, puis il lui planta son couteau dans le cœur.

Le malheureux tomba comme une masse; il était mort.

M. le président Rigaud, avec une patience des plus louables, multiplie ses questions. Il les répète une fois, deux fois, enfin il arrive à se faire comprendre. L'accusé reconnaît la matérialité des faits, mais nie la préméditation. Avec une grande habileté, beaucoup d'intelligence, il se défend maintenant pied à pied et il fait le récit de son crime avec un étonnant sang-froid et de minutieux détails. S'il a sorti son revolver, c'est qu'il était provoqué, et puis il en avait assez d'être traité comme on le traitait.

Le président fait préciser alors de nombreux détails :

— Votre père était jaloux de vous, conclut-il; vous étiez encore plus jaloux de lui. Mais cela n'excuse pas le crime horrible que vous avez commis. Le regrettez-vous?

L'accusé reste muet.

La fille Murat, la servante, a la figure osseuse, l'abord dur. Elle n'a rien d'une femme séduisante. Elle reconnaît qu'elle a été la maîtresse et du père et du fils, du père parce qu'il était le maître, du fils parce qu'elle redoutait sa méchanceté. Elle précise la scène de l'assassinat. Ce n'est pas la jalousie qu'elle inspirait à ses deux amants qui en fut cause, c'est l'intérêt. Le vieux jeta les affaires de son garçon par terre. La discussion fut terrible. Le fils sauta sur son père « comme un lapin ». Elle fit tout pour les séparer, mais elle n'y réussit point. Tous les autres témoins, des voisins, font la même déclaration; le père était avare, mais laborieux; il était dur, mais pour lui comme pour les autres. Il détestait son fils qui ne pouvait pas gagner autant d'argent que lui à cause de ses infirmités. Quant à l'accusé, tout le monde le redoutait, car il était d'un caractère méchant et violent.

M. le procureur Rey prononce un réquisitoire énergique.

M. René Terriou, à son tour, apitoie l'auditoire en décrivant l'existence toute de douleur du malheureux, qui reste à ses yeux un malade, un irresponsable, bien plutôt qu'un criminel.

Après une courte délibération, Blanchard est condamné à sept ans de travaux forcés.

UN DRAME EN COUR D'ASSISES.

Une scène tragique a marqué à la cour d'assises de Bourges la fin des débats où l'on avait eu à juger un autre drame, ajoutant ainsi à l'émotion générale que le premier avait produite dans tout le pays. Un fils a tiré sur son père qui venait d'être acquitté et parce qu'il était acquitté!

Voici, d'ailleurs, les circonstances de cet émouvant événement :

L'employé d'usine à gaz Gillardin était accusé, par ses deux fils, d'avoir tué sa femme; l'accusation lui reprochait de l'avoir jetée dans un puits après l'avoir étranglée.

Gillardin passa, pour ces faits, en cour d'assises, à Bourges, et cette cause se terminait.

M. Folliolau, ministre public, requit contre Gillardin, en démontrant qu'il y a eu meurtre, mais toutefois sans s'opposer aux circonstances atténuantes.

Le défenseur, M. Brou, se séparant de son client qui a constamment soutenu la version de l'accident, plaida celle du suicide et réclama l'acquiescement.

Le jury rapporta un verdict négatif et Gillardin fut acquitté.

C'est à ce moment que se produisit un drame sensationnel.

Après le prononcé du verdict, le président venait d'ordonner la mise en liberté immédiate de Gillardin. Aussitôt des applaudissements nourris éclatèrent parmi le nombreux auditoire. Comme Gillardin père, escorté des gendarmes, allait, le visage rayonnant de joie et de l'ovation du public, quitter le banc des accusés, un jeune homme s'avança résolument au milieu du prétoire, tout près de la stalle réservée aux prévenus. C'était Marcellin Gillardin, le plus jeune fils de l'accusé, qui exerce la profession de jardinier à Vincennes.

Ce jeune homme avait montré au cours des débats, en même temps qu'une grande énergie, une extrême nervosité. C'est lui, notamment, qui, en guise de conclusion, à la fin de sa déposition, avait déclaré :

— Oui, le lendemain de l'enterrement de ma mère, alors que mon père avait fait des aveux, j'aurais dû le tuer. J'en avais le droit.

Au milieu de l'animation générale, alors que tout le monde se précipitait déjà vers la sortie, soudain une détonation, éclatant dans la salle d'audience, cloua les assistants sur place. Marcellin, brandissant un revolver dans la direction de son père, venait de faire feu sur ce dernier, qui s'écroula, entre les gendarmes, sur le banc où il était assis peu auparavant.

Tout en tirant, Marcellin s'écria :
— La justice peut l'acquitter; moi, je te condamne et je te tue.

Des assistants se précipitèrent sur le jeune homme, qu'ils désarmèrent et appréhendèrent au milieu de la plus vive émotion.

On s'empressa autour de Gillardin père, qui perdait le sang en abondance. On l'entraîna dans la salle réservée aux prévenus, où on lui appliqua les premiers soins. Il avait été atteint par le projectile au poignet gauche. C'est par hasard qu'il n'a pas été tué.

Marcellin Gillardin fut immédiatement arrêté et mis à la disposition du procureur de la République, qui l'interrogea aussitôt.

Le président ordonna immédiatement de faire évacuer la salle et la cour du palais par la troupe, dans la crainte de nouveaux incidents. Car si les fils de l'accusé paraissent très excités contre leur père, une foule considérable était très montée contre eux. Aussi, la troupe dut-elle garder l'accès du palais.

Du reste, tandis qu'on les désarmait, Marcellin Gillardin a été assez malmené; plusieurs assistants lui ont porté des coups, et, parmi eux, on remarquait un juré.

Plusieurs personnes ont même crié : « A mort ! »

L'auteur de l'attentat porte, d'ailleurs, les traces de plusieurs coups assez violents.

LE CRIME D'AVIGNON. — La semaine dernière a comparu, devant le jury, un dangereux individu, Claude Dupuy, dit Macrette, portefaix à Avignon, qui, dans des circonstances désolantes, tua son père.

Sorti le 5 avril dernier de la maison centrale de Nîmes, où il purgeait une condamnation de deux ans pour vol, Claude Dupuy, paresseux et débauché, vivait depuis sa libération avec son père et sa mère, à Avignon, dans un pavillon situé route de Morières. Il ne se livrait à aucun travail et n'apparaissait chez ses parents qu'à l'heure des repas.

Le dimanche 4 mai, Claude Dupuy, qui avait confié à son entourage qu'il voulait commettre un beau crime, de façon à être longtemps à l'abri, se trouvait, à cinq heures, dans un petit café de Morières. Il ne dit rien cependant de ses intentions aux consommateurs de l'établissement et rejoignit le domicile paternel peu après. Le père Dupuy, qui était un honnête travailleur, lui fit des reproches au sujet de sa paresse : « Si tu ne veux pas t'occuper, lui dit-il, je ne te nourrirai plus. » A ces mots, Claude prit un couteau de cuisine et en frappa son père sous l'épaule gauche. Ce dernier s'affaissa et expira aussitôt.

Le meurtrier ne fut arrêté que deux jours après. A des soldats, qui le maintenaient, il adressa des paroles incohérentes, et, à partir de ce moment, il simula la folie. Mais le docteur Barrol, médecin légiste, a conclu à son entière responsabilité.

L'accusé a persisté dans sa simulation de la folie pendant tous les débats, se contentant de sourire quand le président lui rappelle son affreux crime.

Claude Dupuy est condamné à vingt ans de travaux forcés.

LE MEURTRE D'UN MARI. — Le 26 mars dernier, le garde champêtre de la commune de Lasgraises, nommé Debar, était assassiné pendant la nuit. Quelques jours plus tard, sa femme et l'amant de celle-ci, un sieur Bias, étaient arrêtés comme auteurs présumés de ce crime.

Tous deux viennent de comparaître devant la cour d'assises du Tarn. Après quatre audiences mouvementées et l'audition de trente-sept témoins, le ministère public a abandonné l'accusation contre Bias. Celui-ci a été immédiatement relaxé.

La femme Debar a été condamnée à cinq ans de réclusion pour complicité d'assassinat.

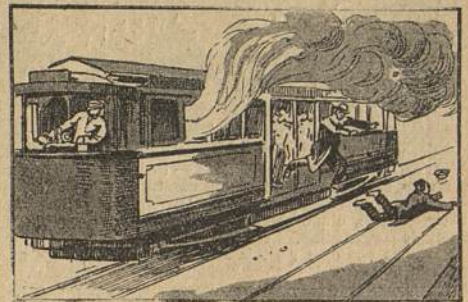
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

SAUVÉE PAR SON CHIEN. — Vers deux heures du matin une vieille femme était assaillie chez elle par un individu. Une lutte terrible s'engagea, au cours de laquelle la septua-



génénaire roula à terre. La malheureuse allait succomber, lorsque sa chienne se jeta sur le bandit et lui enfoncea ses crocs au mollet. Le misérable hurla de douleur, lâcha sa victime et s'enfuit. **CORREIL.**



UNE PANIQUE. — Un tramway Louvre-Versailles filait rapidement, quand un court-circuit détermina un commencement d'incendie dans la plate-forme centrale. Une panique s'empara des voyageurs, et deux d'entre eux sautèrent du véhicule en marche et tombèrent sur la bordure de la route, où ils se blessèrent grièvement. **VERSAILLES.**



COLÈRE FATALE. — Son beau-père l'ayant menacé d'un fusil, un chiffonnier saisit l'arme par le canon et voulut la briser sur le sol. Les deux coups partirent et l'imprudent fut tué net. **BAGNEUX.**

LE CHANTAGE A LA DYNAMITE

Un individu paraissant avoir vingt-cinq ans se présentait à la communauté des Sœurs de la Visitation, à Troyes, et demandait à parler à la supérieure. Introduit auprès de celle-ci, le jeune homme lui remit un billet ainsi conçu :

« Au nom du comité anarchiste Rosa-Cabara, remettez-moi immédiatement 1 500 francs. Inutile de résister. En cas de refus, je fais sauter la maison à la dynamite. Tout le monde sera tué »

Sans s'émouvoir, la supérieure fit appeler le concierge et l'envoya chercher la police. Immédiatement le pseudo-commissionnaire du comité anarchiste prit la fuite. On a son signalement.

On se demande si on a affaire à un individu dangereux, à un fou ou à un fumiste.

CONTRE LES CORS

Puisque vous avez des pieds vous avez des cors, qui natu ellement vous font souffrir. Un moyen radical de s'en débarrasser pour toujours est d'employer « La Feuille de Saule ».

Envoi franco contre 1 fr. 25 en timbres adressés à Machotte et Gilbert, 31, rue de Lubeck, Paris.

LA FRAUDE EN AÉROPLANE

Le bruit court que la fraude en aéroplane se pratiquerait depuis quelque temps de Belgique en France. Les départs des aéroplanes n'ont lieu non loin de la frontière française, à proximité d'Armentières. Chargés de tabacs, de dentelles et autres marchandises, les aéroplanes se rendraient à un endroit désigné d'avance, généralement dans le Pas-de-Calais, où le service de la douane est très parsemé. Le pilote n'atterrit pas; il plane pendant quelques instants au-dessus d'un terrain désigné d'avance et jette par-dessus le bord les marchandises dont il est chargé.

Le service de la douane a été informé de ce nouveau genre de pratiquer la fraude, qu'il ignorait encore. L'enquête dira sans doute ce qu'il y a de fondé dans ces assertions.

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

SOLDATS ATTAQUÉS. — Sans provocation, des apaches insultèrent deux soldats du 25^e d'infanterie. Un sous-officier fit dégainer les militaires, dont un était grièvement blessé.

La police arrêta l'auteur principal de l'agression, âgé de vingt ans, devant prochainement partir au régiment. Celui-ci, menottes aux mains, descendait les escaliers du palais de justice quand d'une violente poussée il envoya l'agent chargé de sa garde rouler au bas des marches ; puis, se débarrassant des menottes, il prit la fuite, bien qu'assez grièvement blessé et perdant son sang en abondance.

L'agent, suivi du commissaire, se mit à la poursuite de l'apache à travers les jardins et après une heure de course, ils arrêtèrent, non sans peine, le coupable qui fut conduit à la maison d'arrêt. AUTUN.



TOMBÉ D'UN ÉCHAFAUDAGE. — Un maçon, au service d'un entrepreneur, travaillait à la construction d'une maison lorsque, par suite d'un faux mouvement, il tomba de l'échafaudage, d'une hauteur de 4 mètres, sur des matériaux de construction.

Dans sa chute, il s'est fait des contusions graves au côté et à la tête. SAINT-SEINE-L'ABBAYE.

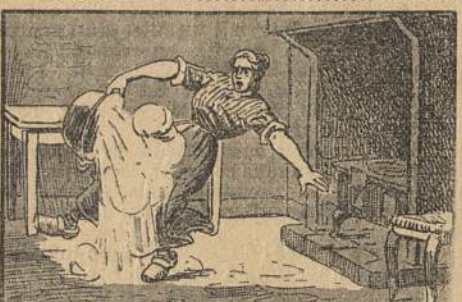


TUÉ PAR UN MOTOCYCLISTE. — Deux motocyclistes essayaient leurs machines la nuit, lorsqu'ils heurtèrent un distillateur de Rully, qui fut tué sur le coup. Un des motocyclistes a été blessé. Son état est grave. CHALON-SUR-SAONE.

EN SORTANT DU TRIBUNAL. — Un commerçant de Vallauris comparaisait devant le tribunal correctionnel pour outrages envers un employé d'octroi de Vallauris. Après la déposition de celui-ci, le commerçant fut condamné à quinze jours de prison.

A la sortie de l'audience, le condamné s'approcha de l'employé d'octroi, lui déclara qu'il n'avait aucune rancune, et pour le lui prouver, lui offrit à déjeuner. Pour toute réponse, l'octroyé recula de quelques pas et, sortant un revolver de sa poche, fit feu par trois fois sur le commerçant, qui fut atteint de deux balles dans les reins et eut une main brisée.

Le blessé a été transporté à l'hôpital dans un état très grave. Le coupable a été arrêté. GRASSE.



BRULURES GRAVES. — Une cultivatrice vaquait à ses occupations ordinaires dans son intérieur, lorsqu'elle prit sur le feu une bassine d'eau bouillante dont elle voulait se servir ; en l'emportant, elle fit un faux pas, tomba en arrière et l'eau en ébullition se répandit sur elle ; elle fut sérieusement brûlée. LALHEUE.



TOMBÉ A L'EAU. — Deux fiancés allaient inviter des parents à leur nocce. Comme ils devaient suivre le canal pour revenir chez eux, le père de la jeune fille alla à leur rencontre, mais il ne rentra pas de la nuit ; ce n'est que le lendemain que, se doutant du malheur arrivé, on chercha dans le canal, où le corps du malheureux fut retrouvé, vers le port de déchargement de la faïencerie. Allant chercher ses enfants, de peur d'un accident, c'est lui qui en fut la victime. DIGOIN.

LA « BRIOCHE » DU FORGERON

Bellet avait pris l'habitude de sortir le soir, pour aller faire sa partie de cartes à l'auberge du village. Après avoir, toute une journée, respiré le feu de sa forge et frappé, à grands tours de bras du marteau sur l'enclume, il éprouvait du bien-être à pouvoir bavarder avec quelques voisins, assis devant une grande chope de bière. Il jouait d'ailleurs sans passion, pour occuper, pendant que les camarades lui détaillaient les nouvelles du jour, ses grosses mains d'ouvrier où s'engloutissaient les cartes, qu'elles empoignaient comme une masse et qu'elles plaquaient sur la table comme une coulée de métal.

Ce soir-là, le cordonnier Chachale lui frappa sur l'épaule et lui dit avec l'air égrillard de quelqu'un qui en a « une bien bonne » à raconter :

— Tu sais, Gaspard, le nouveau garçon boulanger de Bernoud ?

— Oui, eh bien ?

— Parait qu'c'est un fameux lapin !

— Bah !

Trois ou quatre paysans s'approchèrent pour se mêler à la conversation, dont le sujet semblait les intéresser.

— Oui, dit l'un, Alglave l'a déjà surpris avec sa femme, dans son moulin.

— Et Boniface, ajouta un autre, avec la sienne dans une de ses meules.

— Ah ! ah ! mes amis, fit Chachale en riant, je vois que vous ne connaissez pas le plus drôle !

— Et quoi donc ? s'écrièrent-ils ensemble, une lueur de curiosité dans les yeux.

— Eh bien ! voilà. Zéphir les a trouvés, hier, dans son atelier de menuiserie. Ils étaient couchés au fond d'une armoire !... Alors, vous n'imaginerez jamais ce qu'il a fait ?

— Il leur a flanqué une volée à tous les deux, naturellement.

— Mieux que ça ! Il a refermé l'armoire sur eux, et il s'est mis à clouer la porte. Puis, il les a laissés là-dedans pendant près de trois heures. Ma femme, de la buanderie, a tout entendu. Il venait de temps en temps les trouver, et il leur criait : « On va vous enterrer ensemble, les amoureux... Oh ! vous serez bien. Vous aurez un bon cerceuil... tout en chêne... Mais attendez encore un peu : le trou n'est pas prêt. »

Les paysans s'esclaffaient. Bellet, le plus amusé de tous, voulut saisir l'occasion de placer un bon mot.

— Je lui conseille, au garçon boulanger, s'écria-t-il, de venir essayer ma femme dans ma forge... J'la forcerais, la bourgeoise, à m'cuire le gâs comme une brioche !

La boutade souleva une exubérante gaieté.

— Sacré Bellet ! C'est qu'il le ferait comme il le dit !

— Probable ! riposta l'autre, très fier de son succès.

Les rires redoublèrent. On ne parla plus que de la « brioche » du forgeron. La partie, qui avait été interrompue, ne fut pas reprise. Elle ne pouvait plus intéresser personne.

Bellet était si content de lui qu'il paya la tournée. Après quoi, il se retira, ayant hâte de raconter l'histoire à sa femme. Surtout, il se promettait de la faire rire en lui répétant la réflexion qu'il avait faite, et qui avait tant amusé les camarades.

Pour aller plus vite, au lieu de passer par la forge selon sa coutume, il prit par le petit jardin, sur lequel donnait la chambre à coucher.

En approchant du puits, il entendit quelque chose remuer, et il se dit :

— Tiens ! est-ce qu'il y aurait des rats dans ma citerne ? Faudra que je dise à Léonie de profiter de ce qu'il n'y a pas d'eau pour y tendre un piège.

Mais, au même moment, il lui sembla qu'une voix sortait du puits, et il s'arrêta pour écouter. N'entendant plus rien, il s'avança sur la pointe des pieds et tâta avec précaution la margelle. Le couvercle y était bien. Il y appliqua son oreille, ne perçut d'abord que des chuchotements, puis distingua nettement la voix de sa femme.

Alors, grinçant des dents, il s'éloigna... Depuis quelques jours, le nouveau garçon boulanger profitait des absences du forgeron pour venir conter fleurette à Mme son épouse. Il arrivait de la ville et savait comment parler aux femmes.

Mais, ce soir, le garçon boulanger avait étonné Mme Bellet par une prudence plutôt exagérée. Quelques mésaventures récentes

commençaient à faire réfléchir le jeune gaillard. Bien que la femme du forgeron lui eût assuré que son mari ne rentrait jamais avant neuf heures et demie, il n'avait pas voulu rester dans la maison. Où aller, pourtant ? De ce côté du village, il n'était guère d'endroit d'où l'on ne risquait point d'être aperçu. Et l'on n'avait pas assez de temps pour se donner rendez-vous plus loin. Par la fenêtre, Gaspard avait jeté un coup d'œil dans le jardin : mais la haie était basse et l'on pouvait être vu du dehors. Tout à coup, le jeune homme s'était écrit, en apercevant la citerne :

— Dis donc ! Est-ce qu'il y a de l'eau dans le puits ?

— Non, avait-elle répondu, sans comprendre l'à-propos d'une telle question.

— Eh bien ! voilà notre affaire ! Je suis romanesque, moi ! J'ai lu les bons auteurs. Alexandre Dumas et Ponson du Terrail m'ont appris des choses dont tu ne t'es jamais fait une idée. Tu verras ! Rien n'est défectueux comme l'amour dans des conditions aussi peu banales.

Mme Bellet avait trouvé la fantaisie assez singulière. Mais, puisque Gaspard connaissait les bons auteurs, il n'y avait qu'à la laisser faire. Et cela l'avait tout de suite décidée à descendre — non toutefois, sans qu'elle prit la précaution de rajuster le couvercle du puits au-dessus de sa tête.

Tout à coup, la femme du forgeron se serra davantage contre Gaspard, en chuchotant des mots effrayés :

— Il me semble que j'ai entendu des pas dans le jardin !

Ils tendirent l'oreille ; mais tout bruit avait cessé.

— Tu as rêvé ! fit-il, voulant se rassurer lui-même.

Mais elle répétait avec terreur qu'on avait marché au-dessus d'eux. C'était maintenant, pour elle, une certitude. Elle songea une seconde à gravir l'échelle au plus vite, mais la crainte la retint d'échapper au sortir du puits.

Soudain, ils entendirent un sifflement par-dessus leurs têtes.

Comme l'épouvante les suffoquait et que les cris s'étranglaient dans leur gorge, une voix ironique et féroce leur jeta :

— Vous ne devez pas y voir ? Attendez : j'vas vous éclairer !

Alors, ils virent pénétrer dans leur puits, au travers du couvercle, une chose incandescente qui, lentement s'allongea et descendit vers eux. Terrifiés, ils se jetèrent sur l'échelle pour tenter de s'échapper. Mais la tige ardente se balançait aussitôt, et ils furent précipités au fond de la citerne.

Eperdue, la femme de Bellet se mit à implorer son mari avec des accents déchirants. Comme si sa prière avait été entendue, l'énorme tison demeura brusquement immobile.

Gaspard, voyant cela, se rappela sa fausse alerte de la veille, dans l'armoire du menuisier. Il voulut se persuader que c'était là encore une feinte, et essaya de rassurer sa compagne.

Le forgeron l'entendit-il. En tout cas, dès ce moment, la barre de fer rouge se remit en marche.

Déjà, la citerne était remplie d'une vapeur âcre, qui les asphyxiait. Quand ils virent le feu s'avancer sur eux, ils se prirent à hurler comme des bêtes qu'on tue, en s'écrasant contre le fond. Cela dura quelques minutes, qui furent comme des siècles pour les coupables. Puis le fer brûlant fusa tout à coup, atteignant l'homme à la poitrine et la traversa de part en part.

Dans le même temps, la femme Bellet gravissait les échelons dans une fuite affolée.

Quand il la vit enjamber la margelle, le forgeron la saisit par les cheveux et la jeta violemment sur le sol.

Elle se traîna sur les genoux, en demandant grâce d'une voix sourde.

— Tais-toi, dit Bellet. Les voisins n'ont pas besoin de savoir ce qui se passe ici... Maintenant que je l'ai embroché, tu vas nous le faire cuire : c'est toi que ça regarde.

Il la força à traîner Gaspard avec lui jusqu'à la forge. Puis il jeta le cadavre dans le fourneau.

Et, tandis qu'elle ajoutait du charbon et activait le feu, il dit tout haut dans un rire sinistre.

— Ah ! probable qu'à s'ra cuite à point la brioche du forgeron !...

FLORIAN PARMENTIER.

DÉNONCÉ PAR UNE BAGUE

La police de Lugano vient d'opérer une belle capture en la personne d'un anarchiste nommé Rusca Dagno, qui doit avoir participé au crime de la forêt de Bremgarten et à celui de la Fluhmühle, à Lucerne.

Recherché par la police bernoise, Rusca a été reconnu par un détective à la gare de Lugano-Tesserete, où il a été arrêté après une lutte assez vive et après avoir blessé d'un coup de browning le gendarme qui cherchait à le maintenir. Fouillé, on trouva sur lui la bague du chauffeur Hébler, assassiné en novembre 1906 dans la forêt de Bremgarten, et portant ses initiales. En outre, on a trouvé sur Rusca 554 francs, dont 400 francs en pièces d'or de

20 francs, soixante cartouches et deux brownings du calibre de 7^{mm}56, soit du même calibre que la balle trouvée sur le corps de Williger, la victime de Lucerne.

La police n'a, désormais, plus aucun doute sur la participation de Rusca au crime de Bremgarten et sa participation probable au crime de Lucerne. D'autres arrestations sont imminentes.

Plâtrier peintre de son métier, Rusca, né en 1862, a successivement habité Berne, la Chaux-de-Fonds et Genève. Son père a servi pendant plus de quarante ans dans la gendarmerie tessinoise. Le jeune Rusca avait quitté le pays à l'âge de seize ans pour séjourner à Paris et à Lyon ; et après quelques années, il était rentré en Suisse.

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite et fin).

UN FORCENÉ. — Un ouvrier teinturier à Saint-Étienne-les-Remiremont, étant ivre, se prit de querelle avec son amie, ouvrière de fabrique, à laquelle il reprochait de causer avec des chasseurs à pied.

Saisissant un couteau, il voulut en frapper la jeune fille, qui se précipita dans la rue en appelant : au secours ! Plusieurs soldats, dont le sergent Guillier, ainsi que des civils, accoururent. Au paroxysme de la colère, l'ivrogne les cribla de pierres et porta à certains d'entre eux des coups de bâton.

Ce forcené put cependant être maîtrisé. Six personnes ont reçu des blessures ; mais, heureusement, leur état n'est pas grave. REMIREMONT.

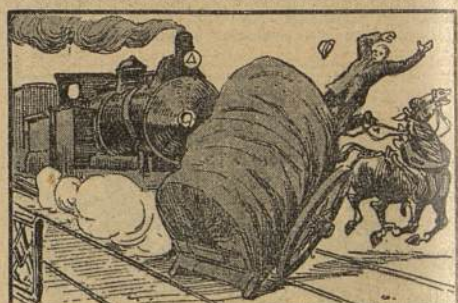


ACCIDENT DE BICYCLETTE. — Un militaire ayant voulu passer à bicyclette par la descente des Abattoirs, le frein de sa machine ne fonctionna pas et à une vitesse vertigineuse, il vint s'abattre au bas de la rampe. C'est un brigadier, de la 9^e compagnie d'ouvriers, en subsistance au 5^e régiment d'artillerie.

Son état est considéré comme assez grave. BESANCON.

UN MARI PÈNE SA FEMME. — Les voisins d'un ménage, attirés par le bruit d'une violente discussion, sont survenus au moment où le mari, après avoir roué sa femme de coups de bâton, venait de la pendre.

Celle-ci, malgré les soins immédiats qui lui ont été prodigués, est dans un état grave. COMMERCY.

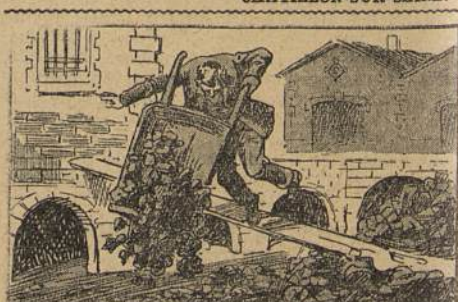


UNE COLLISION. — En revenant de Reims avec son attelage, un messenger se disposait à traverser la voie, au passage à niveau du chemin de fer, lorsque sa voiture fut tamponnée par un train arrivant à toute vitesse ; le véhicule fut broyé et les marchandises qu'il contenait perdues. Le cheval ne fut pas atteint pas plus que le conducteur. JUNIVILLE.



GRAVE ACCIDENT D'AUTO. — Deux mécaniciens d'une maison d'autos procédaient, un matin, aux essais de vitesse d'une grosse voiture, lorsque la direction se bloqua. La voiture fut précipitée contre un mur : les deux mécaniciens ont été relevés grièvement blessés. REIMS.

UN CRIME ODIEUX. — Le parquet a été saisi d'une plainte, qui, si elle est fondée, dénote chez certains hommes des instincts de bête brute. Un homme âgé de trente-quatre ans, qui habite à Combe-de-Marigny un petit bâtiment, étant en état d'ivresse, se serait livré, sur sa propre fille, une enfant de huit ans, à d'abominables violences. Et, circonstances aggravantes, les faits se seraient passés en présence d'autres enfants, les frères et sœurs de la petite victime ; l'un d'eux est âgé de dix ans. CHATILLON-SUR-SEINE.



CHUTE GRAVE. — Un employé à l'Usine à gaz conduisant une brouette de houille, lorsqu'il glissa si malheureusement qu'il tomba, se fracturant les deux os de l'avant-bras droit. Le blessé fut conduit à l'Hospice. VOUIERS.

L'Irlandais et le groseillier

Les récentes émeutes qui ont ensanglanté l'Irlande nous remettent en mémoire une anecdote célèbre d'outre-Manche. C'était à l'époque où florissait le féniisme. Les sociétés secrètes de la Verte Erin perpétrèrent inlassablement force attentats, et les magistrats anglais, non moins inlassablement, condamnaient au « hard-labour », voire même à la pendaison.

Les attaques à main armée contre les paysans loyalistes n'étaient pas rares, et des sortes de tribunaux militaires, présidés par un shérif, se réunissaient pour connaître des faits incriminés sur les lieux mêmes de l'attentat. La justice était expéditive.

Or donc, certain jour, furent conduits devant les magistrats trois délinquants d'origine différente : l'un Anglais, l'autre Écossais, le troisième Irlandais... Les trois hommes avaient été pris sur le fait... en train, sous couleur de divergence politique, de piller un brave marchand...

Après un bref interrogatoire, les malandrins furent condamnés à être pendus haut et court, et le juge, qui comprenait la plaisanterie, leur offrit, faute de gibet, de choisir l'arbre auquel ils préféraient être branchés.

L'Anglais eut tôt choisi le chêne, et l'Écossais le peuplier... Ils s'y balancèrent tous deux... L'Irlandais seul restait en vie...

— Moi, je choisis un groseillier, dit-il, pince-sans-rire, au shérif.

— C'est impossible, fit celui-ci; cet arbre-là est trop petit.

— C'est sans importance, Votre Honneur ! J'attendrai bien qu'il grandisse.

Et l'Irlandais eut la vie sauve.

Quel beau pays !

Il faut aller en Allemagne pour trouver des idées originales. Celle qui vient d'avoir un instituteur de Wujaki, dans la Pologne allemande, est vraiment curieuse. Figurez-vous que cet aimable Teuton a introduit dans son école un genre de punition qui n'est pas banal. Il l'appelle le « Polonais ». Ce « Polonais » est un simple bâton en bois dur, bien en main, avec lequel il bat les enfants qui lui sont confiés, dès qu'il les entend parler polonais.

Ce magister a fait confectionner deux de ces bâtons, un à la poignée peinte en rouge pour les grands enfants; l'autre peinte en noir, pour les petits enfants. Lorsqu'un des enfants est battu pour s'être exprimé en polonais, il doit conserver le bâton dans sa poche jusqu'au moment où un autre de ses camarades aura mérité la punition. Le résultat de cette menace a pour but de pousser l'enfant puni à dénoncer un de ses camarades pour se débarrasser du bâton.

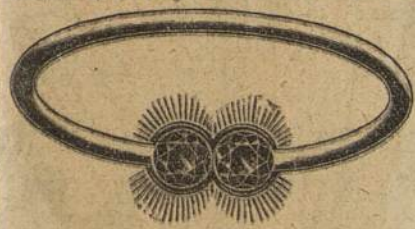
Doux pays...

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Écrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

TITRE GOLDFILLED

Racheté après usage à 0 fr. 50 le gramme



Afin de faire connaître l'excellente qualité de notre bijouterie **GOLDFILLED**, nous vous offrons cette charmante bague, sertie de 2 jolies pierres et absolument garantie pour 5 ans, pour

60 centimes seulement (port 0 fr. 15)

Faites-nous parvenir ce petit montant et vous recevrez la bague et notre catalogue illustré contenant de ravissantes primes par retour de courrier.

C. K. SIMS & MAYER
62, Rue Saint-Lazare, Paris

PUISSANCE et Autorité sur tous Individus, par le magnétisme et l'hypnotisme. On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loin. Brochure Gratuite. Ec. à Tenor, 90, rue des Boulets, Paris.

POUR ÊTRE ÉPATANT à la Noce, en toute réunion ou l'on s'amuse, tire et faire rire, envoyez votre adresse et 0.30 à la 3^e de la Gaîté F^o, 65, r. P. St-Denis, Paris, vous recevrez son **ALBUM ILLUSTRÉ** et son **SUPPLÉMENT**, 165 pages et 400 grav. comiq. Farces, Physique, Magie, Sorcellerie, Chansons, Monologues, Pièces à succès, Beauté, Hygiène, LIBRAIRIE SPÉCIALE et 4 Primes extraordinaires.

Prestigieux, élégant, riche et robuste, cet appareil donne bien le sentiment de la chose parfaite et définitive. Le voir est un plaisir, l'entendre est un délire.

MERVEILLE DÉFINITIVE

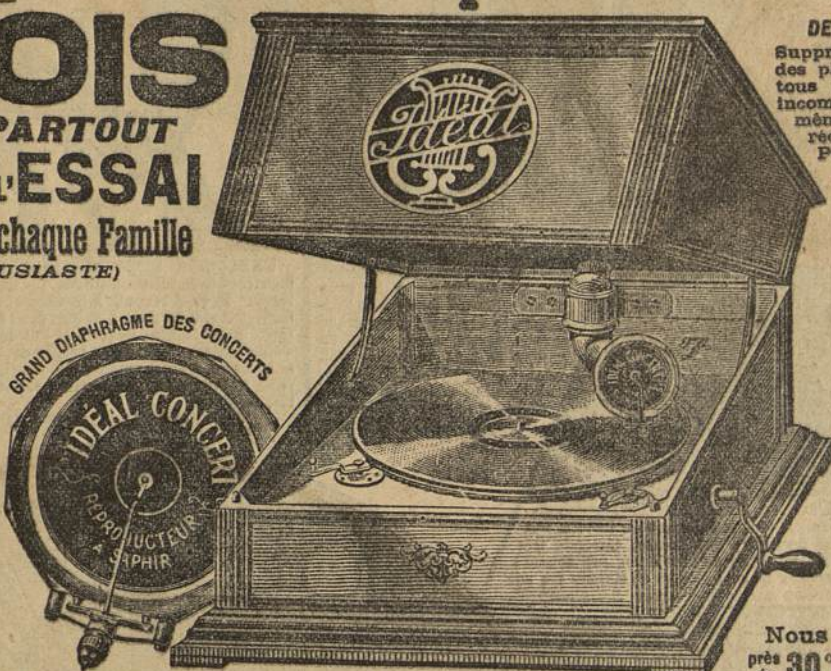
L'APPAREIL vendu **90 fr.** est donné **POUR RIEN** à tout acheteur de la série **Grands Disques "IDÉAL"** de 30 cm de diamètre d'art de 100 morceaux sur

7 fr. PAR MOIS A TOUS ET PARTOUT 8 JOURS A L'ESSAI

Un Phonographe dans chaque Famille (SUCCÈS ENTHOUSIASTE)

Toujours à la tête du mouvement phonographique, menant le train dans la course vertigineuse vers les éternelles perfections, atteignant enfin le but tant désiré et laissant loin derrière elle ses concurrents et ses imitateurs, la Maison **GIRARD & BOITTE** offre aujourd'hui

POUR RIEN aux acheteurs des nouveaux disques "IDÉAL" l'appareil le plus merveilleux qui ait été construit jusqu'ici.



Meuble de luxe tout en bois de chêne, triple placage indéformable et inusable. Dimensions : 47 x 47 x 37 cm. Mécanisme de haute précision indéformable et robuste. Diaphragme des Concerts, le meilleur au monde.

L'Appareil "IDÉAL" et le grand Diaphragme des Concerts VENDUS 90 FR. PARTOUT SONT DONNÉS POUR RIEN !

Liste des 100 morceaux, sur disques "IDÉAL" série d'art, de 30 cm de diamètre

- OPÉRAS — OPÉRAS COMIQUES, etc**
1. Aïda (O céleste Aïda), chanté par GAUTIER, de l'Opéra.
 2. Faïdha (Fauve Faïdha), chanté par MARCO, de l'Opéra-Comique.
 3. Le Roi d'Ys (Aubade), chanté par BERTL, de l'Opéra-Comique.
 4. La Tosca (La nuit luisait d'étoiles), chanté par MARCO, de l'Opéra-Comique.
 5. Le Trouvère (Exilé sur la Terre), chanté par CASSEY, de l'Opéra.
 6. Don Juan (Bérénice), chanté par DANON, de l'Opéra.
 7. La Juive (Ovations), chanté par GAUSS, de l'Opéra.
 8. Faust (Scène de l'Église), chanté par NIVETTE, de l'Opéra.
 9. Richard Cœur de Lion (O Richard), par MELGAT, de l'Opéra-Comique.
 10. Samson et Dalila (Mon cœur s'ouvre à ta voix), par M^{lle} CHART, de l'Opéra.
 11. Si j'étais Roi (Romance), chanté par MARCO, de l'Opéra-Comique.
 12. L'okmé (Fantaisie), chanté par MARCO, de l'Opéra-Comique.
 13. Jocelyne (Berceuse), chanté par BERTL, de l'Opéra-Comique.
 14. Le Roi de Lahore (Promesse de mon avenir), par TISSOT, de l'Opéra.
 15. Mignon (Romance), chanté par M^{lle} PLA, de l'Opéra-Comique.
 16. Carmen (Air de l'Entrée), chanté par NOUËL, de l'Opéra.
 17. Le Chalet (Vallons de l'Alpétin), par BELLOU, de l'Opéra-Comique.
 18. Mignon (Duo des Hirondelles), par M^{lle} VALLANOT et NIVETTE, de l'Opéra.
 19. Le Vieux Joyeux (Valse), chanté par RIGAUD, de l'Opéra.
 20. Le Pré-aux-Clercs (Rendez-moi ma Patrie), M^{lle} PLA, de l'Opéra-Comique.

- ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS**
21. Les Cloches de Corneville (J'ai fait trois fois le tour du Monde), chanté par DATHAN, de l'Opéra.
 22. Noces de Jeannette (Cœur mon amour), de l'Opéra-Comique.
 23. La petite Mariée (Le jour où ta mariée), par RIGAUD, de l'Opéra.
 24. La Mascotte (Ces envoyés du Paradis), chanté par RIGAUD, de l'Opéra.
 25. La Fauvette du Temple (Duo des Chameliers), par M^{lle} HILANCONNET GASSARD, de l'Opéra-Comique.
 26. Vieux-tu m'aimes, chanté par BERTL, de l'Opéra-Comique.
 27. Dormi pure, par DATHAN, de l'Opéra.
 28. Le Souvenir près de toi, chanté par WESSER, de la Gaîté Lyrique.
 29. Ah ! si les Fleurs avaient des yeux, FRANCIS MARTY, des Concerts Parisiens.
 30. Ne t'en vas pas, chanté par BERTL, de l'Opéra-Comique.
 31. Dernière Chanson, par POI FATOL, des Concerts Parisiens.
 32. Endors-toi (Berceuse), chanté par WESSER, de la Gaîté Lyrique.
 33. L'Amour s'envole vite, chanté par ELVAL, du Théâtre Royal de La Haye.
 34. Rêve de Courtoisie, chanté par MARTY, des Concerts Parisiens.
 35. Zita, par BERTL, de l'Opéra-Comique.
 36. Reviens ma Mère, par POI FATOL, des Concerts Parisiens.
 37. Farandole de Provence, chanté par RIGAUD, de l'Opéra.
 38. Un songe à Falaise, chanté par ELVAL, du Théâtre Royal de La Haye.
 39. Reviens, chanté par JACLOS, des Concerts Parisiens.

- ORCHESTRES**
- Tous exécutés par la Musique de la Garde Républicaine :
40. Ma Normandie, chanté par MELGAT, de l'Opéra-Comique.
 41. Refrain printanier, par ELVAL, du Théâtre Royal de La Haye.
 42. Je connais une Elode, chanté par RIGAUD, de l'Opéra.
 43. Lia ma Mère, chanté par ELVAL, du Théâtre Royal de La Haye.
 44. Le long du Missouri, chanté par RIGAUD, de l'Opéra.
 45. Je veux la voir, chanté par WALLER, des Concerts Parisiens.
 46. Chante mon binou, chanté par RIGAUD, de l'Opéra.
 47. Chez les Dentiers, par WILLERENS, des Théâtres Bruxellois.
 48. Le Candidat muet, par PERRO, des Concerts Parisiens.
 49. Paris Tyrol, chanté par CHARLESWYK, de l'Alhambra.
 50. Chant du Berger, par BERGERET, des Concerts Parisiens.

Achetez cette Collection majestueuse de 100 MORCEAUX sur grands disques "IDÉAL", série d'art (30 cm de diamètre) pour le prix seul des disques : 50 doubles disques à 4 fr. net, soit 200 francs, payables avec 29 mois de Crédit, à raison de 7 francs par mois, pendant 28 mois et 4 fr. le dernier mois.

COMPAREZ ET JUGEZ cette Collection formidable et sublime de 100 Morceaux

NOUVELLES MACHINES POUR LE TRICOTAGE
MONFORT, Const'
1, Avenue Victoria, 1, PARIS
TARIF FRANCO

INFAILLIBLE ET SÉRIEUX
Pour soumettre, même à distance une personne au caprice de votre volonté, demandez à M. STEFAN, Boulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. GRATIS

APIL détruit pour toujours la racine des POILS et duvet, sans douleur en 15 J. Repousse imposs. Niolet, chimie-parfumerie, envoi discret, notice, catalog, et un échant. 2, r. Améot, Paris GRATIS

J'ENVOIE discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recom. 15 cent, au plus, M^{me} L. BADOR, 19, rue Bichat, Paris.

Plus d'Eaux Purgatives qui débilitent ! Rien que la **TISANE BONNARD** TONIQUE — LAXATIVE — ANTIGLAIREUSE 0.75 c. LA BOUTE. — 46, Rue des Amandiers, PARIS.

Magistral en sa beauté, indéformable, éternel, cet appareil supprime à jamais tout ce qui existe au Monde dans le domaine phonographique.

DERNIÈRES PERFECTIONS

Suppression de l'aiguille, du pavillon, des plaques de renvoi des sons, de tous les organes encombrants et incommodes et de tout ce qui produit, même dans les machines les plus récentes, de si désagréables effets. Plus de reflets, plus d'illusions, mais la plus surprenante simplification de l'acoustique. Plus de bruits de machine ou de frottements. Plus rien que la voix, le chant et la musique rendus avec la vie dans une réalité prodigieuse.

La voix des chanteurs et le son des instruments sont reproduits mathématiquement, sans la moindre déformation et sans bruit mécanique. On entend les nuances les plus subtiles du chant, le sentiment est prodigieusement exprimé et l'émotion de l'artiste se communique à l'auditeur.

Le Miracle apparaît grandiose ! Les Temps sont venus !

Et c'est la vie, l'art en un mot dans sa suprême beauté.

Cet appareil est si parfait qu'il constitue un défi porté à la sagacité des hommes, à la Science de l'avenir !

Nous garantissons nos prix près de 30% Moins Chers qu'au comptant et nous accordons à chacun

29 MOIS DE CRÉDIT

C'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 100 morceaux, sur grands disques 30 cm, le tout au grand complet, et que l'acheteur ne paie que 7 francs par Mois, jusqu'à complète libération du prix total : 200 francs.

Nous vendons en confiance. Rien à payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne conviennent pas.

GIRARD & BOITTE, à PARIS Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes des PHONOGRAPHES et DISQUES "IDÉAL"

49 BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Je souscris, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, la Collection des 100 morceaux choisis sur grands disques IDÉAL double face de 30 cm, avec l'appareil complet donné gratuitement, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 7 fr., jusqu'à complète liquidation de la somme de 200 francs pris total (dernier versement 4 francs).

Fait à _____ le _____ 1911

Nom et Prénoms _____

Profession ou Qualité _____

Domicile _____

Département _____

Gare _____

SIGNATURE: _____

Prière de bien indiquer la qualité ou profession. Prière de remplir le présent bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de

GIRARD & BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS

Pour la publicité, s'adresser à l'AGENCE PARISIENNE de PUBLICITÉ 16, rue Drouot — PARIS

Prix des Abonnements : FRANCE : 6 francs par an ÉTRANGER : 8 francs par an Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABELLE Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0.50^c pour recevoir franco à domicile Adresser les demandes : 75, rue Dareau, Paris



PARIS LA NUIT. — A la suite d'une querelle survenue rue de Turbigo, quatre employés d'un grand magasin furent suivis par un groupe de huit individus qui, quai de l'Hôtel-de-Ville, les rouèrent de coups, les dévalisèrent et prirent la fuite. Deux des agresseurs purent être arrêtés.

PARIS.



EXPLOSION D'UN ALAMBIC. — Un ouvrier de distillerie distillait de l'alcool, lorsque le vase servant à la distillation fit explosion et il fut frappé au bras droit par un éclat. Il eut le bras fracturé et l'alcool, qui s'était enflammé, lui brûla tout le côté droit et la figure. Quatre enfants qui étaient présents furent également atteints par les débris du vase.

SAINT-HILAIRE-DE-BRENS.



ACCIDENT D'AUTO. — Au moment où une femme et une fillette sortaient du parc Monceau, une puissante auto, conduite par un jeune homme qui se trouvait en compagnie d'une femme, arriva sur elles et les renversa. Toutes deux furent blessées.

PARIS.



UN AÉROPLANE EN FEU. — L'aviateur Kunne était parti de Johannisthal. Il traversait, vers six heures, le village de Rossbah, lorsque son appareil prit feu. L'aviateur, qui se trouvait à 800 mètres, descendit très rapidement et, ne distinguant pas le sol à cause du brouillard, son appareil heurta un bouquet d'arbres. Le réservoir fit explosion et l'aviateur fut entouré de flammes. Il sauta et resta étendu sans connaissance.



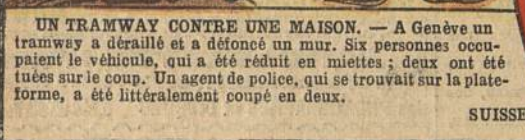
TUMULTE A LA GARE DU NORD. — Des infirmières faisaient monter une démente dans un train. La pauvre femme se mit à crier qu'on l'enlevait contre sa volonté. La foule, voyant une femme jeune, jolie, fort bien vêtue, que deux autres femmes semblaient malmenier, ne comprit pas qu'il s'agissait d'une folle. Les infirmières furent huées, frappées; les agents durent intervenir.

PARIS.



UNE FAMILLE BRULÉE. — Trois petites filles étant demeurées seules chez elles, firent exploser une bouteille d'essence et furent enveloppées de flammes. La mère qui rentrait voulut les secourir. Elle fut brûlée elle-même atrocement avec ses enfants.

VERSAILLES.



UN TRAMWAY CONTRE UNE MAISON. — A Genève un tramway a déraillé et a défoncé un mur. Six personnes occupaient le véhicule, qui a été réduit en miettes; deux ont été tuées sur le coup. Un agent de police, qui se trouvait sur la plateforme, a été littéralement coupé en deux.

SUISSE.



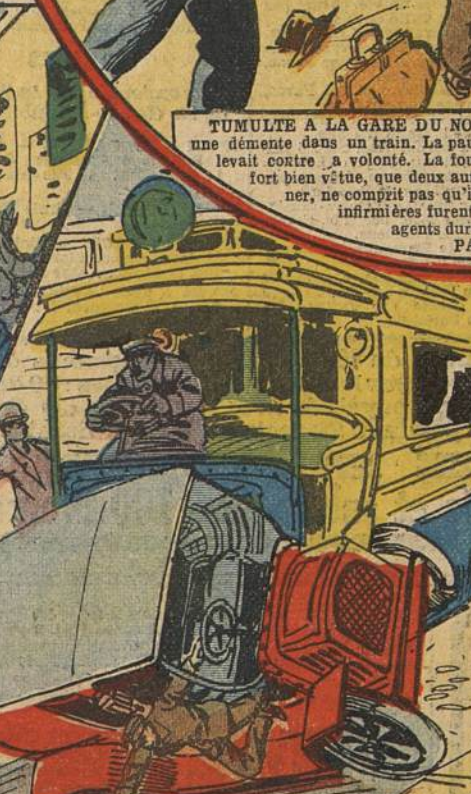
UNE ÉMEUTE. — A Barcelone, des groupes ont manifesté pendant toute la nuit contre le nouveau ministère. Les protestations se sont renouvelées ce matin, mais en arrivant sur les ramblas, qui étaient occupés militairement, les manifestants se sont heurtés aux forces de la police et de la garde civile qui les ont dispersés. Un pétard a explosé au passage d'un tramway.

ESPAGNE.



ÉLECTIONS TRAGIQUES. — Au cours d'une manifestation en l'honneur des nouveaux élus, on lança quelques bombes en papier. Mais bientôt on entendit des cris de douleur. Sur le sol gisait un jeune homme, la boîte crânienne emportée et vidée jusqu'aux orbites.

ITALIE.



GRAVE COLLISION. — Rue de Rivoli, un autobus Saint-Lazare-Père-Lachaise fut heurté par un tramway Louvre-Saint-Mandé. L'autobus fut lancé sur un taxi-auto qu'il écrasa. Plusieurs voyageurs de l'autobus furent blessés.

PARIS.



TROIS FEMMES CONTRE UN AGENT. — Un gardien de la paix ayant invité au calme trois danseuses montmartroises, celles-ci insultèrent et frappèrent le gardien, ce qui dut réclamer le secours de deux de ses collègues pour conduire les trois furieuses au poste de police.

PARIS.



DU CARBURE SAUTE. — Un terrassier travaillant dans un égout ayant laissé échapper une caisse de carbure de calcium, ce dernier explosa au contact de l'eau. Les ouvriers s'enfuirent, mais le malheureux terrassier fut gravement brûlé.

PARIS.